

I

I

DENISE

Le revers de la fiction

Ceci n'est pas de la littérature ou de la philosophie.

Je l'ai connu en 1969, au Cegep, alors qu'il était rédacteur en chef du journal étudiant. J'étais entrée dans son bureau pour l'engueuler, protester : il m'a entendue avant de me voir. Plus tard, il m'a demandé ce que j'aimais; j'ai répondu : les petits oiseaux et le bon Dieu; il m'a dit que j'avais de beaux yeux et que ma voix le troublait. Je couchais avec François, que j'aimais; nous étions du même monde, de la même classe, mais pas de la même graine. L'autre m'invitait souvent; je l'emmenais parfois sur mon scooter : il se serrait contre moi. Un jour d'avril 1970, il m'a acheté un chemisier. À l'été, il est allé travailler dans une usine de la ville où habitaient ses parents. J'ai été quelque temps sans le voir; il écrivait un roman, que j'ai lu par la suite, où il était le héros et moi, son héroïne; je le voyais rarement; il voyait Marie-Josée, qui me donnait des nouvelles.

À l'automne 1971, je suis allée chez Nicole et sa soeur

Josée pour le revoir; il venait d'apprendre que j'étais enceinte et que j'allais bientôt accoucher; une tentative d'avortement avait échoué dangereusement et je m'étais retrouvée à l'hôpital. François ne voulait pas m'épouser et m'avait abandonnée, pour les apparences; j'étais désemparée, désespérée. J'ai revu mon ancien camarade; ses amis croyaient qu'il était le futur père. Il est parti en Europe, mais il est revenu trois semaines plus tard pour moi, le jour de la naissance de mon fils; c'était le 19 octobre 1971. Il m'a apporté un cadeau à l'hôpital; après, une montre, un carrosse pour mon bébé. Il ne travaillait pas et ses sources de revenus étaient louches; il avait des activités illicites, interlopes. Il est entré à l'université, mais n'y a rien foutu; il a écrit une pièce de théâtre injouable. Il voyait des femmes, Danièle entre autres. Il disait toujours qu'il m'aimait; je commençais à penser qu'il était un obsédé sexuel.

Nos rencontres se sont multipliées; je le rejoignais habituellement au Coude : il me faisait la cour; je ne le considérais pas comme étant un bon parti mais comme un bon ami. Je n'avais pas d'argent; il payait. L'été venu, nous nous voyions de plus en plus souvent. Un après-midi, je me suis rendue chez lui avec mon enfant dans le carrosse; il vivait dans une chambre très modeste, rue Gordon; sur le lit, il y avait une couverture bleue et une rouge. Avant de repartir, je lui ai demandé s'il voulait que je l'embrasse; il a répondu qu'il n'attendait évidemment que cela. Je l'ai embrassé pour la première fois, mon fils sur la hanche. Nous nous sommes souvent et longtemps

embrassés, et un peu plus, cet été-là, dans le stationnement de l'hôpital Wellington, à la discothèque Chez Freud et au parc Howard, où il lisait Musil pendant que je m'occupais de mon garçon. Mais je refusais d'aller plus loin, jusqu'au bout.

Le 19 août 1972, je l'avais rejoint à L'Hermine; Nicole y était. Il avait du haschisch; j'ai eu envie d'essayer, pas Nicole. Je l'ai emmené sur mon engin jusqu'à sa chambre en lui faisant bien promettre que c'était pour fumer, pas pour baiser. Le H a eu un drôle d'effet sur moi; j'ai dû me coucher sur le lit. Il s'est étendu à mes côtés, m'a embrassée et mis sa main sous mon soutien-gorge et m'a titillé les mamelons; je me suis mise à gémir comme une vierge. Puis il a poussé sa main dans ma culotte, jusqu'à mes poils; je sentais son poids sur mon corps; je lui répétais de me faire l'amour. Tout à coup, il s'est levé et est allé aux toilettes dans le corridor; quand il est revenu, j'étais prête à partir : j'étais revenue de ma défaillance, je ne lui pardonnais pas sa défaillance. Il m'a suppliée de rester jusqu'au matin; il en pleurait. J'ai été stoïque et j'ai sauté sur mon scooter. Le lendemain soir, je l'ai revu à l'Opus; j'étais avec Michelle. De loin, il nous a offert des consommations. Quand je suis passé devant lui en m'en allant, j'ai vu qu'il avait l'air démoli; je lui ai demandé si je pouvais quelque chose; il m'a regardé, les yeux pleins de larmes, et a baissé la tête...

En septembre, nous nous sommes retrouvés, lui, Michelle

et moi, inscrits au même programme universitaire; nous avons fait la connaissance de Guy. Nous n'étions pas de bons étudiants et nous passions beaucoup de temps à L'Entre-Côte; il buvait de plus en plus. Je m'éloignais de lui; il en souffrait. Un soir à La Cerise, il m'a annoncé qu'il partait pour l'Espagne, qu'il laissait tomber; je lui ai demandé un cadeau pour mon fils, dont l'anniversaire approchait. Il a flirté et embrassé Michelle, pendant que Guy s'occupait de moi. La veille de son départ, nous avons célébré et j'étais prête à retourner à sa chambre; il m'a dit que c'était vide et que ce n'étais pas ainsi qu'il voulait que ça commence ou que ça finisse, qu'il ne pourrait pas partir et patati et patata. Ce soir-là, je me suis laissé tripoter les fesses. De l'Espagne, il attendrait un signe, une lettre de moi; je lui ai envoyé un cheveu. Pendant mon absence, je me suis liée avec Guy. Lorsqu'il est revenu, il est venu me chercher à l'université; Michelle avait un cadeau pour lui.

Guy et lui ont emménagé dans un appartement du centre-ville; c'était la fête presque chaque soir. Ils avaient organisé un party et avaient invité plusieurs amis, dont Nicole, Michelle et André, mon futur mari, qu'il avait eu le malheur de me présenter. Quelle gaffe! Il voyait bien que je lui échappais et qu'il ne m'avait jamais possédée, que je ne lui appartiendrais jamais. C'était la nuit du 16 au 17 janvier 1973; Nicole m'a avoué par la suite qu'il l'avait embrassée et pelotée dans une cabine téléphonique où ils étaient allés pour téléphoner à d'autres amis. Tout le monde avait trop bu et était trop parti.

Il voulait que je passe la nuit avec lui; Guy m'a raccompagnée chez mes parents, où je vivais toujours avec mon fils. Le lendemain soir, je me suis retrouvé à son chevet : il avait avalé des barbituriques; il était dans un état pitoyable. Je me suis assise sur le lit; il a mis sa tête sur mes genoux et m'a entourée de ses bras; il tremblait. J'ai essayé de le rassurer. Dans les jours suivants, il a rapidement repris du poil de la bête et il a commencé à travailler comme animateur culturel; il avait déménagé; je le voyais de moins en moins souvent. Je suis allé en Espagne avec mon fils et Guy : un autre fiasco!

Enceinte de ma première fille, je me suis mariée, croyant être amoureuse de cet homme qui avait vingt ans de plus que moi : moi dont le père avait l'âge d'un grand-père, j'avais épousé un homme qui aurait pu être mon père... Nous n'avons pas été heureux; entre deux bières, il m'a fait une autre fille; cela ne pouvait que mal finir. Je voyais toujours mon ami, lui en secret de Nathalie et moi en secret de mon mari. Il ne se passait pas grand-chose : quelques baisers, quelques attouchements, quelques soupirs de temps à autre; mais toujours la même déclaration d'amour de sa part et toujours le même refus de lui céder de ma part. Il est retourné aux études, a été un brillant étudiant, pendant qu'il travaillait comme journaliste. Il est déménagé à Saint-Hyacinthe puis à Montréal, en 1979. J'étais à mon tour de retour aux études et il était devenu enseignant; nous nous rencontrions quand il venait donner son cours à Sherbrooke : nous parlions de mon somnambulisme et de psychanalyse. À cette

époque, il m'écrivait des lettres enflammées, fumantes et très cochonnes. Un jour, dans le Vieux Montréal, j'ai failli m'abandonner à lui; il m'avait embrassée et serrée sur la rue Saint-Paul : pour ne pas flancher, je me suis enfuie. Que d'abnégation!

Dans les années 1980, après de multiples épreuves et de nombreux revers, j'ai divorcé; il m'a aidée, soutenue, sans rien en retour. Je suis devenue avocate et j'ai commencé une analyse; je suis tombée amoureuse de mon psychanalyste; il a abusé de moi; je l'ai accusé et il a été sévèrement puni. J'ai eu quelques liaisons. Je voyais mon ami de moins en moins souvent; des femmes passaient dans sa vie : Marie-Josée m'a raconté comment il baisait, comment il la baisait : quelle horreur! Et les microbes? et les maladies? et le SIDA?... Il nous est arrivé de nous quereller, parce que j'étais en retard comme d'habitude... Il continuait à s'enivrer plus souvent qu'autrement. Il a écrit des livres, mais il a dû s'exiler.

Un jour, j'ai reçu une lettre de lui, où il me parlait de Marie-Line ou de Justyna - l'enjôleuse, l'allumeuse, l'éteignoir, l'agace-pissette, la garce, la folle - et où il a fini par me dire qu'il était marié; j'en ai été offusquée, offensée. Il m'a envoyé des photos de sa queue, une photo aussi d'une femme qui branlait l'énorme organe d'un étalon et une vidéo où il faisait l'amour avec sa femme. Cochon! que je lui ai écrit. Le lendemain du mariage de sa nièce, dans ma ville natale, il m'a

téléphoné d'un motel en me demandant d'acheter une caisse de bières et de le rejoindre. Je suis arrivée avec un chemisier noire très serré, transparent, je ne portais pas de soutien-gorge. En me voyant, il a craqué et est tombé à mes genoux. Il m'a dit de me déshabiller; je l'ai fait en lui demandant de ne pas me toucher : j'avais rasé ma toison pour l'été; mes tétines étaient rouges et grosses comme des framboises; il les a mordues et m'a fait gémir. Je lui ai dit de sortir sa bite et de se branler; il ne bandait pas, trop saoul déjà. Il voulait que je passe la nuit avec lui pour qu'il puisse me faire l'amour le lendemain matin; j'ai refusé, je me suis rhabillée et je me suis enfuie. Le lendemain, il m'a retéléphoné, mais j'ai refusé son invitation.

L'automne suivant, il m'a téléphoné et m'a laissé un message à l'effet qu'il était seul et qu'il voulait se branler au téléphone avec moi; je l'ai rappelé tard dans la nuit. Après les propos d'usage, je lui ai dit que j'étais nue, couchée sur le plancher, une jambe sur mon lit; j'avais mis des bouches d'oreille sur mes mamelons rougis et qui faisaient deux centimètres; je le lui ai murmuré et cela l'a enflammé. Il m'a ordonné d'aller chercher une bouteille vide; j'ai obéi et je l'ai enfoncée dans ma fente en me tripotant le bouton. Il me parlait de bestialité et cela m'excitait : le cochon me rendait cochonne; j'avais envie de voir une femme faire des cochonneries avec un chien ou un cheval, se faire monter par un danois, se faire boucher par son noeud avant de le sucer jusqu'au jus; je

gémissais au son de sa voix et de ses saloperies; je mouillais comme une chienne, comme une jument; j'avais envie de pisser. J'ai fini par jouir une heure plus tard, doucement mais délicieusement. Lui a attendu encore une heure : je lui parlais de la bouteille qui sentait mon jus, de mon cul, de ma poitrine, de mes boucles d'oreille, de mes anciens amants; quand il a joui à son tour, il a crié comme un perdu, comme un malade. Je l'ai quitté en embrassant le récepteur téléphonique...

Une des dernières fois où je l'ai vu, il m'a embrassée et m'a caressé gentiment et doucement la poitrine. Il m'est arrivé -pas souvent - de croire qu'il m'avait aimée, qu'il était l'homme qui m'avait le plus aimée, ou de penser - encore moins souvent - que je l'aimais. Je lui envoie un message électronique de temps à autre pour vérifier qu'il n'est pas mort, pour lui donner signe de vie. J'ai eu un amant qui me faisait parfois l'amour six fois par jour, alors que deux me suffisaient amplement; l'histoire a fini devant les tribunaux. Mais, chose plus grave, mes enfants ont commencé de m'abandonner.

II

SUZANNE

Nous étions camarades de classe au Cegep; il me voyait bien aller de l'un à l'autre, d'André à Luc, de Rodrigue à Richard, qui le disait encore puceau. Tous m'avaient fait souffrir; j'avais besoin d'être consolée. Un jour où j'étais assise à côté de lui, je lui ai passé un papier où j'avais écrit trois nombres : c'étaient mes mensurations; il a eu l'air impressionné et a souri. Nous avons commencé à nous rencontrer; un soir au Tombeau de Bacchus, je lui ai caressé la joue gauche et il m'a embrassé l'intérieur de la main. Est venu le carnaval étudiant; nous avons chanté, dansé et bu autour d'un feu; quand nous sommes rentrés en taxi, je l'ai embrassé pour la première fois pendant qu'il me caressait les mensurations; j'ai senti sa corne s'ériger à travers son pantalon; nous ne sommes pas allés plus loin.

Nous allions souvent danser à la discothèque Chez Freud, ou l'un des serveurs me plaisait énormément mais se riait de moi; je m'offrais vulgairement à lui, sans succès. Je me consolais avec mon camarade, tant bien que mal. Je ne voulais pas aller chez lui et je vivais toujours chez mes parents, qui cohabitaient encore, même s'ils étaient séparés de corps; mon père, buveur et joueur, avait jadis été fortuné, un héritier de

la célèbre famille Bélanger. Quand je l'invitais chez moi, ma mère veillait au grain, me croyait encore vierge; un jour où elle avait remarqué un suçon dans mon cou, elle lui en avait fait de sévères reproches. Il lui arrivait de manger et de dormir chez nous, dans la salle de séjour.

Puis, j'ai commencé à l'aimer et à avoir envie de lui, cherchant à l'allumer, mais le repoussant quand il était trop chaud. Je lui montrais mes seins oblongs, lui demandais s'il les aimait, les trouvait gros; il se mettait derrière moi et les empoignait par en-dessous et les pressait l'un contre l'autre en les regardant dans le miroir; il me retournait et les tétait. Je lui racontais mes histoires de petite fille et d'adolescente. Un jour, je l'ai branlé et fait jouir dans ma chambre, alors que ma soeur Sylvie dormait; une autre fois, dans le sous-sol, il m'a assez bien léchée pour me faire atteindre l'orgasme. Ce que j'aimais surtout et je lui avait montré comment, c'est qu'il plante son pouce dans ma fente durement et longuement; je l'inondais.

Ma mère a commencé à redouter quelque chose et il devait limiter ses visites, ne plus dormir à la maison; elle était un peu jalouse : de lui ou de moi?... Il a dû partir l'été pour aller travailler en Ontario; il me manquait et je lui écrivais pour lui promettre enfin mon cul, mais je le faisais cocu. Quand il est revenu, je me suis encore refusée et il en a eu marre; je suis partie étudier pour l'Université d'Ottawa à

l'automne et lui a choisi de retourner au Cegep pour mener sa campagne révolutionnaire. Je n'ai pas aimé Ottawa et je suis revenue à Sherbrooke, où je pouvais aller à l'Université à partir de l'hiver. Je m'ennuyais de lui qui, étant donné ses activités et ses articles incendiaires dans le journal étudiant dont il était le rédacteur en chef, était entouré ou tout au moins en contact avec des filles, surtout des filles du Vieux Nord : Jacinthe au gros ballons, Guylaine à la peau de poupée, Louise la grande pute, la belle Michelle au yeux inhumains, l'inaccessible Nicole, l'orpheline Marie-Josée et surtout Denise à la voix d'outre-tombe. Il prenait de la valeur. Je l'ai donc invité à l'hôtel Union, un soir de novembre; il a pris quelque verres de whisky et j'ai finalement accepté d'aller dans sa petite chambre, un taudis, rue Gillespie. Il était visiblement inexpérimenté, mais il m'a possédée à quelques reprises; j'avais peur d'être engrossée. Par la suite, je me suis crue enceinte; je l'aurais voulu...

J'étais amoureuse et jalouse; c'est pourquoi je me suis mise à la contraception. Ce que j'aimais chez lui, c'était qu'il soit si dur et qu'il dure si longtemps; je ne détestais pas la répétition du service, mais je préférais être bourrée pendant des dizaines et des dizaines de minutes : c'était sa spécialité. Complètement fauché, il avait dû retourner vivre chez ses parents. Parfois, quelqu'un comme Robert ou comme Rivard lui prêtait son logis et il m'y emmenait alors pour me fourrer sauvagement; un soir, Rivard nous avait dérangés pour lui jouer

un tour : cela l'avait déchaîné et il m'avait défoncée et fait venir souvent, longtemps. Je lui raconté qu'il y avait un homme qui avait l'habitude de me mettre cinq ou six fois d'affilée, surtout en vrille, mais que c'était quand même lui le meilleur; il n'a pas eu l'air convaincu et impressionné.

Je n'avais jamais sucé un homme; il voulait être le premier; j'ai refusé. Cela ne m'a pas empêchée de me conduire comme la dernière des putes avec lui dans un parc, où il m'avait exhibée et où je m'étais montrée on ne peut plus soumise, et dans une grotte où il y avait une statue de la Vierge près du Cegep; je m'étais couchée sur une sorte d'autel et il m'a assaillie comme un étalon sa jument. Comme j'en ai joui! Il a fini par se lasser de moi, avait pris de l'assurance; il m'a quitté quand j'ai découvert qu'il était secrètement et follement amoureux de Denise. J'ai sucé ma première queue, c'était celle de mon futur mari, un avocat; j'ai tenu à ce que l'autre l'apprenne et je l'en ai informé par une carte postale. J'ai enfanté et j'ai grossi; mon père est mort. Nous nous sommes revus des années plus tard; j'étais de nouveau étudiante, il était devenu enseignant.

III

FRANCINE

Nous étions tous au Coude, Gilles, Normand, la belle grosse Marguerite, lui et moi. Amis depuis la douzième année et maintenant au Cegep, nous avons enfin l'âge d'aller dans les bars et nous étions de très bonne humeur. Gilles nous a fait rire en racontant cette épisode de l'année précédente où il avait séduit la belle Diane pour notre ami, qui n'avait pu en profiter parce qu'il était malade comme un chien d'avoir trop bu de vin... Nous avons rencontré un type qui nous a invités chez lui. À un certain moment, quelqu'un s'est retrouvé avec la tête sous la jupe de Marguerite, qui se laissait faire; je me suis fait tripoter aussi, mais pas plus. Nous sommes repartis en voiture. Gilles et Marguerite étaient derrière, j'étais devant, avec Normand au volant et lui à ma droite. Nous sommes allés dans la montagne et Normand a stoppé la voiture. J'entendais Gilles et Marguerite s'embrasser et s'exciter; Normand et lui m'embrassaient à tour de rôle et caressaient mes gros jos, grâce auxquels j'étais très populaire; mais j'écartais les mains qui s'aventuraient entre mes cuisses. Normand a prétexté qu'il était trop tard et qu'il fallait rentrer. Il l'a déposé devant sa petite cambre et nous sommes retournés à la montagne. Je me suis amouraché de Normand, puis de Rivard, qui était son ami et qui m'a fait grandement souffrir.

IV

DANIÈLE

Nous avons dû nous voir au Cegep à l'époque de la contestation étudiante, dans un de ces moments d'euphorie et d'enthousiasme. Nous nous sommes revus, à son retour à l'université de Sherbrooke en 1972; il n'avait pas l'air d'un étudiant, il avait l'air d'y être pour autre chose que les études. Dès le premier jour, nous avons dîné ensemble, lui s'étonnant de me voir prendre autant de temps pour vider une tasse de café. J'habitais avec ma jeune soeur, Louise; nous venions de Victoriaville, où mon père était commerçant de voitures. J'avais une belle éducation.

C'est bien moi qui ai fait les premiers pas, les avances à mots couverts, les allusions, les propositions; il n'était pas très dégourdi, timide en somme, peu expérimenté. J'ai fini par l'inviter à la maison; il a trop bu et déconné. Mais les choses ont continué; je l'ai aguiché, lui montrant ma jeune poitrine à un moment imprévu, pour changer de chandail. Il n'a pas bronché à ce moment-là; mais plus tard nous nous sommes retrouvés sur la moquette, nous embrassant, sa main plongée entre mes jambes. Comme je mouillais, comme je gémissais, malgré moi et malgré ma soeur qui dormait dans le lit. Il fallait que ça aille plus loin, mais je ne pouvais pas ce soir-là, n'ayant pas

le moyen de contraception au mauvais moment.

La première fois que nous avons fait l'amour, c'était dans sa petite chambre minable. Pas très bon, à vrai dire, je ne sais à cause de quoi ou de qui. Je l'avais impressionné pourtant; il était fier de moi, me trouvait belle, me disait des mots doux. J'avais prénommé sa verge "Charlie". Il aurait pu m'aimer, aurait dû; peut-être m'a-t-il aimée... Je lui préférais Bernard, homosexuel, et le ski.

Quand le carnaval étudiant est arrivé, il faut dire que cela a été la vraie foire! Nous avons pris de l'acide, de la tangerine STP, et nous étions complètement partis. Luc, son ami, et Louise y étaient. Elle avait envie de manger ses bottes, pleurait et riait, s'offrait comme une petite pute; tout le monde la trouvait belle avec son petit visage et ses gros nichons, lui aussi sans toute. Une nuit orgiaque, dont personne n'a pu se souvenir; peut-être qu'il ne s'est même rien passé... Que de fantasmes ou de vains attouchements! Des paroles à arracher le dernier souffle ou des souffrances impossibles à apaiser. Des pleurs d'amoureux, d'anciens ou de futurs amoureux.

Par la suite, il n'a pas arrêté de gaffer, de tout faire pour ne pas se faire aimer et pour me rendre jalouse. Le jour du vingt-deuxième anniversaire du bélier, je lui ai préféré le ski et Bernard, qui avait d'ailleurs été son créancier à l'époque où il dépensait tout son argent avec une petite garce

du Vieux Nord, comme on disait : elle se faisait monter par le premier venu; lui pensait être le dernier parce qu'elle avait été sa première.

Nous nous sommes revus à son retour d'Espagne en 1973 : la belle Michelle lui avait tricoté un long foulard rouge; il est venu chez moi regarder le Super Bowl. J'étais de très mauvaise humeur, j'avais les nerfs à fleur de peau; il a eu peur de moi. Quand il est parti, il savait que j'allais quitter cette région, qu'il ne me reverrait plus.

LOUISE

Ma grande soeur -- et elle était bien grande -- était le modèle d'une sorte de séductrice, de femme fatale -- pour elle. Je l'aimais pour cela. Lui, il n'a jamais rien été dans ma vie; il n'est jamais allé plus loin que la beauté de mes néné, qui leur faisait tous sortir la langue comme des chiens pour leur chienne en chaleur. Je lui en ai mis plein la vue pourtant, pour me refuser. Un soir où il aurait pu m'avoir, j'avais une MTS; il m'a fait jouir cependant, avec sa langue sur mon bouton. Un autre soir, où j'étais encore prête à me livrer à lui, j'ai été malade pour avoir mêlé l'alcool aux antibiotiques. Il a été bien gentil quand même, compréhensif comme pas un. La dernière fois où nous avons flirté, j'ai fait un peu de gymnastique exhibitionniste; on appelait cela de la danse. Non, il n'a pas vraiment compté, sauf peut-être cette nuit qu'il a passée entre Danièle et moi; nous l'avons cajolé comme un bébé. Il ne savait plus où donner de la tête ni à quel sein se vouer. C'est Danièle qui en a profité en dernier; je me suis occupé de moi. Que de fois il a dû s'occuper d'elle, pour la consoler, la rassurer, la calmer! Ils ont tout fait pour faire échouer une belle histoire d'amour; ils auraient dû s'aimer, mais il y avait des fantômes. Je n'en suis pas devenu un.

VI

CHRISTINE

Il était venu de temps à autre chez nous avec Danièle, Louise et Guy; nous nous défoncions : j'étais, moi, plutôt portée sur la mari et le haschisch; il m'arrivait d'être tellement gelée qu'il me fallait demander à quelqu'un de me ramener à la maison. La vie avait quelque chose d'une sinistre farce et d'un cul-de-sac. Un soir, nous étions allés entendre Léo Ferré, que nous avions tous halluciné; après, nous étions revenus tous les deux à la maison, mais il ne s'était pratiquement rien passé. Un soir, j'étais à l'Opus avec Genevièvre, avec qui je cohabitais. Il est arrivé; nous savions déjà qu'il devait partir pour l'Espagne dans quelques jours; il semblait en grande célébration. Guy nous avait révélé qu'il partait à cause de Denise, une de leurs amies communes que j'avais rencontrée le soir du spectacle de Ferré. Le moment venu, nous sommes partis, Genevièvre avec le disc jockey et lui avec moi. Rendus à la maison, je me suis bien rendue compte que c'était Genevièvre qui l'attirait; il a été très déçu de la voir attirer notre DJ dans sa chambre. Nous sommes allés dans la mienne; nous les entendions faire l'amour. Il m'a raconté qu'il avait jadis aimé une Christine. J'ai essayé de la lui faire oublier, mais peine perdue. Il s'est endormi.

Le jour levé, j'ai entendu Genevièvre et son homme d'un soir s'ébattre dans la chambre de bain. Il s'est réveillé et a commencé à s'intéresser à moi; il m'a léchée, mais il s'est bien rendu compte que je n'avais nullement envie de lui faire la même chose. Au moment où il m'a couverte pour me servir, je lui ai demandé l'heure. Quel rabat-joie j'ai été mais, comme je l'ai dit, la chose n'était pas ma chose, et je devais aller travailler. Je l'ai donc laissé seul avec son inutile érection... Quand je suis rentrée le même soir, Genevièvre m'a révélé qu'une fois l'autre parti, elle l'avait surpris en train de se satisfaire et qu'elle l'avait aidé un peu, nue qu'elle était sous son peignoir et bandé qu'il était pour elle, oui pour elle!

VII

LISETTE

C'est mon ami Marcel qui nous avait servi d'intermédiaire et nous nous étions revus de temps à autre par hasard. Je travaillais à la réception de l'Hôtel New Wellington; il fréquentait beaucoup le bar de l'Hôtel, Le Coude. Un soir d'octobre, je l'ai aperçu en train d'attendre l'autobus au coin des rues King et Wellington; il était dans un état lamentable; il m'a fait pitié et il a réveillé mon tempérament de mère poule. Je lui ai demandé ce qui lui arrivait; il m'a répondu qu'il n'avait guère dormi depuis deux ou trois jours, qu'il avait bu, fumé, baisé pour célébrer son départ. En fait, il ne célébrait pas, il se consolait. Je l'ai emmené chez moi, où malheureusement nous n'étions pas seuls. Nous nous sommes contentés du divan, avec ma camarade dans la chambre. J'ai déboutonné sa chemise et j'ai vu qu'il avait la poitrine couverte de morsures; cela m'a refroidie. Nous nous sommes étendus et il a commencé à me malaxer les bidons; il les a dégagés de mon soutien-gorge avec peine. Il les trouvait très gros et très durs; il s'est amusé à jouer avec les poils de mes mamelons; m'a tétée en gémissant. J'ai sorti sa courge et j'ai fait aller ma main maladroitement; nous étions très inconfortables. Quand il a voulu aller plus loin, préparer la voie pour sa petite jambe avec sa main, j'ai serré les cuisses. Il a compris et il est parti aussitôt. Je ne l'ai jamais

revu.

VIII

MARIE-FRANCE

Je l'ai rencontré à l'Hermine, le bar de cet hôtel, le New Sherbrooke, qui a flambé peu après. J'étais avec ma blonde amie Jeanne, qui le connaissait déjà pour avoir flirté avec lui comme bien d'autres, et son mec. Il nous a rejoint à notre table. Il m'a plu tout de suite. À la fin de la soirée, nous nous sommes retrouvés tous les quatre dans la maison des parents de mon amie; il n'y avait pas d'intimité, mais nous avons réussi tant bien que mal à nous peloter deux par deux.

Tard dans la nuit, je suis partie avec lui et je l'ai accompagné dans la chambre où il vivait. Il est allé aux toilettes; quand il est revenu, j'étais déjà nue au lit, assise, le drap autour de mes gros seins. Il s'est jeté sur moi pour les tripoter et en mordre les bouts qui étaient bien dressés. Encore et encore, il m'a pétrie avant de plonger ses doigts dans ma chatte mouillée. J'ai essayé de calmer ses élans, car je n'avais pas de moyen de contraception et qu'il n'avait pas de capote. Je l'ai donc sucé pour le satisfaire, mais il en voulait davantage, en redemandait en massant mon gros fessier. J'ai fini par le terrasser en le crossant à deux mains. Je lui disais qu'il avait une très grosse branche et ça lui faisait plaisir; mais je lui disais aussi qu'elle était trop massue pour ma petite grotte. Il

ne me croyait pas. Je l'ai fait jouir; lui il m'a léchée pour que je prenne mon pied à son tour.

Le matin, je suis partie. Il était de mauvaise humeur. Je voulais le revoir. Je travaillais à une heure de Sherbrooke, à Granby, pour la compagnie Bell; je pouvais lui téléphoner : il n'avait pas le téléphone. Je reviendrais le mercredi soir dormir avec lui. Cela ne lui plaisait pas de dormir avec moi; il voulait ce que je lui avait refusé. Je lui ai dit que je verrais.

Par l'intermédiaire de mon amie, j'ai réussi à lui communiquer des messages, lui annoncer ma venue prochaine, lui faire des promesses. Je l'ai revu, encore à l'Hermine. Pendant que je l'attendais, on m'a draguée : un professeur de gymnastique et un étudiant en médecine. Quand il est arrivé, ils ont été surpris de me voir les délaisser, les repousser. Nus avons bu avant de nous retrouver à nouveau dans sa petite chambre misérable. Il m'a dépouillé de mon short trop serré. Je me faisais encore prier; il m'a dit de m'en aller. J'ai plié, j'ai accepté qu'il me fourre, à condition qu'il me jouisse sur le ventre. Il s'est exécuté; je lui avais bien dit que j'étais trop étroite, mais il s'entêtait, s'enrageait, me faisait beaucoup mouiller finalement. En désespoir de cause, il m'a retournée sur le ventre; j'avais peur qu'il m'encule. Il m'a poussée contre le mur, puis il m'a tournée à 45° pour me coller davantage au mur et il s'est glissé entre mes fesses. Il allait me sodomiser, le salaud; mais non, c'est dans le con qu'il m'a poussé sa grosse

tige en grognant. J'étais comme une vierge qu'on déchire, qu'on plante, qu'on défonce; je ne l'étais pourtant pas, vierge - loin de là. J'ai fini par aimer cela, mais j'avais tellement peur qu'il crache son foutre en moi que j'étais toujours en train de lui demander de sortir, alors que lui se plaisait à me toucher le fond en ricanant. Combien de temps m'a-t-il pistonnée? Il voulait me faire partir, mais je résistais; je pouvais toujours le faire jouir en branleuse experte que j'étais. Cela ne lui convenait pas. Je n'arrivais pas à me laisser aller. J'ai réussi à me retourner et à lui attraper la trompe; il a joui dans ma fourrure. Cela m'a plu; à lui, non. Il n'a pas voulu me faire venir comme la dernière foi, avec sa langue; il m'a dit de me passer le doigt et c'est ce que j'ai fait en lui parlant d'amour comme une conne. Il a ri de moi, le goujat!

Le lendemain, je suis partie en lui faisant toutes sortes de promesses, que je me mettrais à la contraception, qu'il pourrait faire ce qu'il voudrait de moi, que je me soumettrais à son membre, que j'honorerais son vit comme ma vie, qu'il pourrait même m'avoir à la grecque, puisque j'étais fille de Grecque. Je lui en ai mis plein la vue, mais il ne m'a pas crue. Je mentais, mais je l'aimais avec sa crinière de lion. Je lui ai écrit à plusieurs reprises, j'ai réitéré mes promesses; je l'appelais "mon lion". Mais chaque fois qu'il me prenait au mot, exigeait que je sois sa lionne, je me défilais, je reculais. J'aurais voulu être sa femme ou sa maîtresse attitrée, pas une pute, pas sa pute. Il aurait voulu me traiter comme une chienne

: j'étais seulement prête à ce qu'il me traite comme une vache, avec mon gros pis et mon gros cul. Mais il était si gentil parfois que j'avais l'impression qu'il m'aimait un peu. Je n'ai pas cédé et il n'a pas cédé; il m'a repoussée et je me suis éloignée tristement, définitivement.

IX

JOCELYNE

Sa chambre était en face de la mienne; des femmes venaient le voir. Je ne restais pas non plus seule. Notre voisin, qui attendait une dispense du pape pour divorcer de sa femme qui était folle, nous a servi d'intermédiaire. Tous les trois, nous avons bu dans ma chambre; je me vantais de boire comme un homme. Le voisin est allé se coucher. À lui, toujours là, j'ai dit que je n'étais pas comme ces femmes qui allaient chez lui; un jour, il était venu en appeler une chez moi, pour me dégoûter ou m'intriguer. Il m'a répondu que non, que je n'étais pas comme ces femmes, qu'il viendrait plutôt chez moi. Il m'a caressée, m'a déshabillée, a été surpris de voir que mes petites pommes étaient poilues, m'a mise au lit. Je lui ai dit de partir, il m'a dit qu'il avait rendez-vous mais qu'il reviendrait.

Ma porte n'était pas fermée à clé; il est revenu vers cinq heures du matin. J'avais vomi, moi la buveuse, dans mon lit; j'avais honte et je sentais le fond de tonne. Il m'a embrassée, enlacée, et je me suis abandonnée. Quand il m'a pénétrée, j'ai joui aussitôt, alors que mon amant d'alors, fort en préliminaires, n'y parvenait jamais; un autre, qui m'a valu un avortement, était un éjaculateur précoce; c'était un chauffeur d'autobus trop pressé et marié.

Puis, j'ai fini comme les autres femmes, dans son lit; parfois, il venait me chercher quand il rentrait seul, ma porte étant toujours ouverte pour lui, tard dans la nuit; parfois, il me permettait de l'attendre chez lui. Il me prenait aussitôt arrivé; je jouissais toujours aussi soudainement; lui se faisait prier, voulait couler en moi; je refusais, il m'arrosait le ventre. Il s'est lassé, m'a mise dehors de sa chambre un jour parce que je ne voulais pas prendre la pilule.

Nous nous sommes revus, par hasard; je lui ai dit qu'il m'avait rendu service, qu'il avait été mon amant de service, qu'il avait été de bon service. Je lui ai raconté que maintenant, je me faisais sauter par le concierge de l'immeuble où j'habitais, toujours dans un appartement différent, pendant que les locataires n'y étaient pas ou autrement. Il a voulu essayer; je lui ai dit qu'il était trop tard, désormais.

X

NATHALIE

L'envers de la théorie

Daniel, avec qui je vivais, m'avait parlé de lui; ils se voyaient à la taverne régulièrement; Daniel lui avait aussi parlé de moi. Nous nous sommes rencontrés la première fois lors de la célèbre série Canada/URSS; c'était le 19 octobre 1972 à l'Hermine où j'étais avec Daniel et où il y avait aussi Luc; Luc et Daniel étaient de vieux amis. Une fois le match terminé, il y a eu des étincelles : Daniel voulait rentrer, je voulais rester; nous nous sommes engueulés et il est parti. Luc n'a pas tardé non plus à s'en aller et je suis restée seule avec lui; c'était ce que je cherchais. Il avait déjà commencé à me faire la cour quand Daniel était là et Luc le lui avait reproché avant de partir. Étant donné que je n'avais pas du tout envie de retrouver Daniel à la maison, il m'a emmenée chez lui. Aussitôt dans sa chambre, il m'a débarrassée de mon chandail rouge et mes seins on jailli de mon soutien-gorge; il m'a complimentée et s'est mis à les embrasser; j'ai détaché sa ceinture et sorti son organe qui pointait déjà vers moi; je l'ai fait gonfler davantage en le suçant. Puis il me l'a mis dans la fente. Pour ne pas crier, je l'embrassais et je lui mordais la poitrine. Il était

fort et viril, j'ai voulu le dominer et je suis montée sur lui; quelqu'un est passé devant la fenêtre, m'a vue, s'est arrêté quelques moments et a disparu : ce devait être son voisin, m'a-t-il dit pour me rassurer. Nous avons continué ainsi jusqu'au matin; c'était peut-être la meilleure botte de toute ma vie; pourtant, à 19 ans, je ne manquais pas d'expérience. Quand je suis rentrée, j'ai dit que nous avions parlé toute la nuit, mais qu'il ne s'était absolument rien passé; il n'aurait pas fallu que Daniel lui voit la poitrine...

Il est parti en Espagne; je pensais ne jamais le revoir. Mais un soir de janvier, il y a eu une fête chez Laurier et Janvier, des amis de Daniel; nous y étions et Gilbert aussi; au milieu de la soirée, Luc est arrivé avec lui. Du regard, nous nous sommes déclarés complices. Daniel avait trop bu et il a dû aller se coucher dans la chambre; je suis restée seule avec les hommes. Laurier et Luc me surveillaient; Gilbert m'a appris le tarot; j'ai fini par pouvoir m'asseoir à côté de celui qui m'intéressait. Il m'a parlé de son voyage en Espagne, pas très réussi, un peu délirant. Daniel a eu envie que je le ramène à la maison; je suis partie en promettant de revenir. De retour, je me suis offerte pour le raccompagner chez lui. Il habitait alors avec un ami; il y avait aussi une fête chez lui; il m'a dit que ce serait plutôt difficile de m'y inviter. Il m'a embrassée et pelotée; je l'ai sucé rapidement dans ma voiture. Il m'a donné rendez-vous pour quelques

jours plus tard au Coude.

Le soir venu, j'ai aperçu du coin de l'oeil à l'autre bout du bar un ami de Daniel; nous nous sommes empressés de partir, mais je devais savoir plus tard que cet ami m'avait mouchardée. Cette fois, il n'y avait personne à la maison et nous avons pu baiser à notre aise, tout notre soûl; nous n'en avons jamais assez l'un de l'autre : il me virait à l'envers. Daniel devenait un obstacle; pour brouiller les pistes, je continuais de mentir et je garais ma voiture loin de notre lieu d'ébats. Un soir, j'en ai eu marre de me cacher et j'ai stationné la voiture derrière chez lui. J'étais dans la chambre de bain; j'ai entendu quelqu'un entrer en criant : Daniel nous avait suivis et venait me chercher. Je me suis enfermée et j'ai refusé de sortir; j'ai entendu l'autre dire que c'était à moi de choisir. Daniel m'a suppliée de lui revenir, même si j'avais été infidèle; je lui ai dit que c'était fini. Il est parti en pleurant. J'ai encore mieux baisé cette nuit-là.

Je suis retournée chez mes parents. Mon nouvel amant s'est trouvé du travail comme animateur culturel et il est déménagé près du Café ouvrier. Daniel continuait de me harceler, mais je tenais bon. Je n'étais pourtant pas non plus fidèle au nouveau; je fréquentais des artistes de variétés : l'un voulait que je l'appelle Marie-Josée pendant qu'il me fourrait et l'autre me promettait mer et monde pour m'enculer. Au café, j'avais

quelques rivales, que je savais devancer au moins d'un cul. Nous avons appris à faire l'amour ensemble; j'aimais beaucoup le pousser dans un coin, sortir sa grosse pine de sa braguette et m'agenouiller devant lui pour l'adorer et ainsi affirmer mon pouvoir. Parfois, je me dénudais jusqu'à la taille et, quand il était sur le point de jouir, je sortais sa bite de ma bouche pour qu'il me gicle sur les boules. J'ai appris à les mettre en évidence, sans l'illusion du soutien-gorge, à les exhiber quand il me le demandait, à l'Opus par exemple, devant Marcel qui, une fois attiré dans notre lit, n'avait pu que m'écartier les chairs de ses pouces avant de se sauver.

Nous partagions la passion des livres et des films; il m'a fait beaucoup lire. Il nous arrivait de faire des expéditions à Montréal pour voler des livres et pour voir une série de films. En route, je lui demandais de sortir sa queue pendant qu'il buvait du brandy directement de la bouteille; je le caressais d'une main ou il se branlait sans jouir. Un jour, il nous a fallu arrêter dans un motel pour qu'il se satisfasse, sous mon bras pour varier. Nous risquions notre vie. Il aimait que je lui pisse dessus; je lui permettais de m'enfoncer une bouteille de 7up dans le con, mais il m'enculait rarement; c'était trop douloureux pour moi. Il m'avait acheté un vibrateur et je l'utilisais en regardant des magazines pornos de très grosses queues noires. Nous prenions des photos on ne peut plus obscènes. Il m'est arrivé de jouir des dizaines de fois avec, par et pour lui, ou

sans lui. J'étais folle de lui; nous étions fous l'un de l'autre; mais, à l'époque, il n'était pas cool de se faire des déclarations d'amour et d'être fidèle. Je le trompais donc régulièrement, parfois parce qu'il m'avait délaissée après m'avoir baisée; je donnais alors ce qui restait au premier venu. J'aimais me faire surprendre et prendre par quelques hommes, en sucer un pendant qu'un autre me fourrait ou me tripotait; lors d'une orgie, une amie était avec un type qui avait la plus belle et la plus grosse couleuvre que j'avais jamais vue : je l'ai léchée, mais mon amie n'a pas voulu qu'il me la mette; je me suis livrée à tous les autres, mais quand même j'avais l'impression d'être volée, violée. Il m'est arrivé de me faire payer pour avoir un peu d'argent à dépenser ensemble. Il savait que je le trompais; je lui racontais tout; souvent cela l'excitait pendant nos accouplements; parfois il ne disait rien, semblait en souffrir, surtout lors de ce tournoi de ballon-balai. Je souffrais aussi, non pas à cause de ses petites aventures avec des filles comme Ginette ou la belle grosse Michèle au tout petit bouton, mais à cause de Denise, qu'il aimait toujours.

Nous manquions d'argent. Il a quitté la ville à deux ou trois reprises pour chercher du travail, mais il est revenu pour moi. J'avais planifié un voyage en Europe avec une amie, mais je suis revenue une dizaine de jours plus tard parce que je pouvais pas me passer de lui. Je ne voulais plus retourner chez mes parents et il m'a laissé son appartement; mais une nuit, il

a dû m'aider à m'enfuir parce que je ne pouvais plus payer. Il ne voulait pas que nous habitions ensemble, c'était l'un de nos objets de dispute. Nous étions dans la dèche. J'ai finalement trouvé un travail et loué un autre appartement. Il est allé habiter avec son frère et il a commencé à écrire un livre, une sorte de saga sexuelle qu'il n'a jamais achevée : cela l'excitait trop. Il attendait que je revienne à la maison pour venir me fourrer devant le miroir ou pour se branler debout, au-dessus de moi, moi couchée entre ses jambes, faisant la même chose et lui parlant de cul, du cul des autres femmes.

Presque sans argent, notre vie aurait été insupportable s'il n'y avait pas eu le sexe. Après cette année d'écriture, il a commencé à travailler comme journaliste et nous sommes retournés aux études à l'automne de 1975. Il me fourrait dans les toilettes de l'université, dans une salle du sous-sol ou en plein air; il aimait la variété des positions et des lieux. Mais un jour, en fouillant dans ses écrits, j'ai trouvé une longue liste de noms de femmes : celui de Denise y figurait au premier rang. J'ai été terrassée! J'ai erré, pieds nus dans les rues de la ville, pour me retrouver vers minuit à la sortie de son travail. J'étais prête à le tuer ou à me tuer. Quelque chose s'était cassé dans mon coeur et dans mon ventre. Il n'a pas su me reconquérir, mais nous avons continué. Il n'avait presque plus de temps à me consacrer. J'ai vécu alors une sorte de frigidité doublée de revendications féministes. Je lui refusais de me pénétrer, lui

préférant la branlette et le vibrateur; je recherchais la compagnie des femmes comme Marielle, Suzie, Gabie et Cie; je ne savais pas qu'elles allaient toutes me trahir, qu'elles attendaient l'occasion. Quand il s'est fait vasectomiser le 6 avril 1977, il s'en est vanté à tous et à toutes; je n'ai pas supporté cette inégalité, cette injustice, et je me suis fait ligaturer les trompes l'année suivante.

Quand il a tenu à s'en aller à Paris à l'automne 1978, je ne l'ai pas pris; ayant commencé à enseigner au Séminaire, je ne pouvais l'accompagner. Il s'est amouraché d'une adolescente de quatorze ans; je l'ai trompé avec mes collègues. Il m'a enfin écrit qu'il m'aimait. Quand il est revenu, il a encore refusé de vivre avec moi. Il m'a poignardée avec Suzie; j'ai voulu lui prouver que j'étais toujours la meilleure en m'abandonnant à ses perversités. Je le trompais de plus en plus souvent et mes relations se prolongeaient. Je suis partie en voyage à mon tour et je ne me suis aucunement privée. Pendant ce temps, Marielle s'était aussi servie. Il devenait de plus en plus exigeant, me demandait de ces choses; il était à l'affût des gros tétons et des grosses touffes; il lui en fallait de plus en plus pour l'exciter.

Il est parti enseigner et étudier à Montréal. J'avais une double vie : je le trompais à Sherbrooke et quand nous nous revoyions, c'était l'orgie; il me faisait prendre des poses, me

photographiait et disait qu'il allait vendre les photos. J'essayais de le calmer, de le satisfaire. Un jour où je venais de me faire mettre par Abdoul, je suis venu le sucer comme je le faisais autrefois; c'était devenu ma manière d'avouer; je n'avais plus besoin de parler, mon regard et mes gestes me trahissaient. Des femmes comme Line et une certaine Viviane tournaient autour de lui; je devenais de plus en plus jalouse à chaque fois que j'apprenais qu'il était allé tremper son pinceau dans un autre pot que le mien. Je lui faisais des scènes; il lui arrivait de me priver de ce qui m'était encore le plus cher au monde : son sexe! Parfois, c'était tout le contraire : il me harassait; le jour de son trentième anniversaire, il a tenu à me fourrer toute la journée et il a déchargé trois fois; ce qui n'était plus son habitude, mais il aimait commémorer les événements, les anniversaires, les dates; Marielle m'a révélé qu'il avait fait la même chose avec elle. Son trip a toujours été l'éjaculation tardive; parfois, il se retenait pendant des jours. Il soutenait que c'était la jouissance des femmes qui le faisait jouir, qu'il aimait être bandé, qu'il aurait voulu vivre bandé, que ce qui important c'était l'avant et le pendant et non l'après. Il aimait être tendu, sentir la tension de sa barre; parlait comme Sade.

Il a fini par m'exaspérer; cela ne pouvait plus durer. Je me suis installée à Montréal, espérant qu'il accepterait enfin de me considérer comme sa femme et qu'il se calmerait un peu. Il buvait davantage et me délaissait pour ses amis. La théorie

passait comme toujours avant moi. Il me poussait dans les bras des autres et il cherchait à provoquer la rupture, qui est venue à l'automne 1981, après trois semaines d'abstinence. Je lui ai dit de s'en aller et je l'ai remplacé rapidement par un compagnon de travail à la librairie. Nous avons continué de nous voir pour atténuer la rupture. Nous nous embrassions et nous caressions un tout petit peu. Nous n'avons jamais refait l'amour; il m'est arrivé de me branler devant lui par la suite; je voulais qu'il me montre encore sa queue, que je trouvais toujours plus grosse encore. Je l'ai encouragé lors de ses déboires dans une université et consolé lors de sa mésaventure avec Andrée. Il m'a consolé lui aussi très souvent. Ma relation avec Claude a duré quelques années; il m'a quittée pour épouser une femme qui lui a fait un enfant. J'ai vécu ensuite une relation qui a fini dans la violence; il m'a apporté son réconfort. Nous sommes devenus des amis; sans doute a-t-il été l'homme de ma vie; peut-être ai-je été la femme de sa vie... J'ai continué ma chasse à l'homme; lui a été l'homme de Marielle. Depuis, il a beaucoup ralenti, a été très malade; il a rencontré une femme beaucoup plus jeune que lui et il en est tombé amoureux.

XI

GINETTE

Le revers de la théorie

Je le connaissais depuis longtemps : c'était le meilleur ami de mon frère Luc, dont j'étais amoureuse. Mais officiellement, j'étais amoureuse de Robert, de Bob comme disaient les boys de la taverne où ils se rencontraient tous, ces salauds, ces ivrognes de la basse espèce des perdus du tournant des années 1970. Il avait écrit un roman dont il était le héros [sic!]; un roman impubliable que mon frère avait lu avec admiration parce que sa soumission y était étalée en première page. Je valais plus et j'allais leur montrer à tous ces cons que j'en savais plus que tous les livres.

Je n'en étais pas à un près et ils allaient me voir, faute de m'avoir. Je me suis fait avoir aussi, mais il m'a secourue parfois, sinon Bob ou mon frère. Quand mon père est mort, j'ai été stoïque; mon frère est tombé en morceaux. Tout le monde buvait tellement à l'époque, et la mescaline, et le cristal : quel pied! dans le nez...

Ah! oui! ce soir-là, Nathalie était en Nouvelle-

Angleterre, au bord de la mer; ce devait être à l'hôtel Magog de Sherbrooke, à l'Opus peut-être, ce trou d'illuminés; je me suis retrouvée avec lui, comment est-ce possible? Ensuite, dans sa chambre, rue Gordon, dans cet édifice où il avait habité toutes les chambres semble-t-il, il m'a fait l'amour comme un cochon, sans arrêt; je jouissais sans lui, sans qu'il veuille décharger, la bite toujours dégainée. Il parlait encore et encore, me demandait de lui parler de Michèle, la grosse que j'aimais et avec qui je couchais de temps à autre, mais qui s'était elle-même compromise avec Nathalie et avec lui, dans un stationnement de bar de danseuses à gogo. Comme les gens sont ingrats; cela pute d'une relation à l'autre! Et moi qui en appelais à son foutre, qu'il ne m'a jamais donné, l'avaricieux, le capricieux, le parcimonieux...

Puis, il y a eu ce célèbre soir au Moulin Rouge, pas celui de Paris; Bobby y était et les boys, et Réal aussi, qui m'avait battue ou tout au moins rudoyée pour une histoire de cul; l'hôtel a flambé peu après, comme le New Sherbrooke, où tout -- le sexe -- avait commencé. J'avais bu et engueulé Bob et tous les autres, sauf lui, qui me protégeait comme il avait dû protéger mon frère. Je l'ai harcelé, supplié; je lui ai dit que je l'aimais. Il m'a souri, comme un frère ou un père. Je lui aurais donné la Lune; je lui ai donné le lune de mes fesses, dans une autre chambre de cette rue Gordon. Mais j'ai été malade comme une chienne, et Bob qui rôdait comme un garde-chasse. Il a perdu

patience, m'a mise à la porte quand je lui ai avoué, qu'enceinte, je m'étais fait avorter du fœtus de l'un des joueurs de son équipe de ballon sur glace. Évidemment, ce n'était pas à cause de l'enfant mais du père qu'il rouspétait...

Parlons-en du ballon sur glace et du reste, de ce soir où Nathalie et moi nous nous sommes minouchées pendant que Bob et lui en discutaient comme des marchands ou de ce soir où Poncho avait séduit Nathalie, la véritable, la même, et que je m'étais retrouvée avec lui une dernière fois. Voilà que ça cogne à la porte et la voilà qui se ramène avec ses grosses boules et ses lèvres rouges. Elle me pelote et il la fourre. Puis, tout à coup, elle n'aime plus et moi non plus; pourtant on s'était bien amusées ensemble, avant, malgré la mauvaise humeur de Bob et grâce à la sympathie de l'autre, conciliant comme pas un. Un minable! que je vous dis! Généreux comme pas un; de ce côté-là, puisque vous connaissez le côté économe. Et la voilà qui se met à s'égratigner la poitrine, à se triturer les tétons. Et la panique! Cela ne menait nulle part, cette torture.

Rien à faire, on ne m'y reprendrait plus. J'ai épousé un con de la plus pure espèce, mais de quelle espèce? Je le cocufie à chaque occasion. Cela vaut mieux que le passé. Lui, je l'ai revu, au coin d'une rue; il m'a lorgnée comme un souteneur sans putes mais amoureux. J'ai eu pitié de lui, comme mon frère.

XII

MARIANNE

Lors d'un voyage en Haïti, son frère avec qui je vivais m'avait confiée à lui. Un jour, il est venu avec un ami chercher un bureau à la maison; c'était tôt le matin, j'étais très légèrement habillée, ma robe de chambre était transparente et j'ai bien vu qu'il me guettait l'entre-jambes et les mamelons et semblait apprécier l'ampleur et le volume de la marchandise. Il est reparti en me disant qu'il faudrait que l'on sorte un de ces soirs.

Nous nous sommes revus par hasard au Pub. Je lui ai parlé de son frère et de moi; il m'a parlé de lui et des autres femmes. Nous nous sommes quittés bons amis. Le lendemain, je ne sais pas ce qui m'y a poussée, mais je me suis dirigée vers la rue Gordon, où il habitait; je l'ai rencontré sur ma route; il a paru surpris, m'a demandé ce que je faisais dans les parages. Je lui ai dit la vérité ou j'ai menti : j'avais tellement envie, envie de lui, que je venais m'offrir... Il a eu l'air sceptique; je lui ai dit que je manquais de sexe, que son frère me manquait; nous sommes allés à sa chambre. Je me suis dévêtue et assise dans le lit, il m'a dit que j'avais vraiment de très gros tétons, qu'il les aimait ainsi, pendants, avec de larges aréoles; mais

qu'il ne pouvait pas faire cela à son frère. Je l'ai prié et j'ai écarté les jambes; il a bien vu que j'étais très poilue, des poils longs et raides. Je sentais fort la femelle. Il ne pouvait toujours pas. Je lui ai demandé d'au moins me faire jouir avec sa main, que cela me calmerait peut-être jusqu'au retour de son frère. Il a consenti à ma prière et il s'est exécuté, doucement puis brutalement, enfonçant sa main loin entre mes cuisses. Je m'agrippais à lui, l'attirais sur ma poitrine, l'embrassais; j'ai mis son autre main sur mon gros sein gauche et il l'a serré très fort. J'ai joui rapidement et il a été surpris de voir que j'en avais presque pissé : c'était ma marque de commerce; j'avais inondé la couverture bleue de mon jus, comme un homme, Je voyais bien qu'il était bandé comme un âne dans son pantalon et qu'il n'en pouvait plus. Je me suis rhabillée pourtant et je suis sortie, moins frustrée que lui.

Au début de septembre, son frère n'est pas revenu comme prévu; il avait rencontré une autre femme, qui avait le même prénom que sa mère, et il voulait rester là-bas. La famille n'en était pas très heureuse et moi encore moins. Je l'ai donc revu. Il est venu à la maison pour en savoir plus sur cette affaire; il a beaucoup bu et beaucoup parlé de son frère. Il était plus triste que moi; j'étais bien prête à me laisser consoler. Ce qu'il a fait finalement, tant bien que mal. Il m'a prise comme il fallait, mais il n'arrivait pas à décharger. Il m'a demandé de le sucer; je n'avais pas envie qu'il vienne dans ma bouche.

Il m'embrassait divinement les pieds pendant que je le pompais; il a jailli sur mon ventre et j'en ai joui. Il s'est endormi dans mes bras en pleurant sur son frère et sur nous.

Quand son frère est finalement revenu, il était avec cette femme. Je me suis résignée et consolée. L'autre ne donnait pas signe de vie, continuait d'aller d'un sein à l'autre comme un bébé. Mais j'avais besoin d'argent et il a trouvé le moyen de m'en fournir. C'était une combine pas légale; si cela réussissait, je ne lui devrais que du champagne. Cela a marché. Je lui ai donné de l'argent pour qu'il achète deux bouteilles et pour que nous le buvions ensemble dans sa piaule de célibataire. Cette fois-là, il m'a baisée comme on ne me l'avait jamais fait peut-être; il m'a fourrée dans toutes les positions et tellement longtemps que je n'en croyais pas mes orgasmes : je jouissais à répétition. Quand il est venu à son tour, il l'a fait d'une manière si furieuse que nous avons été projetés sur le plancher. Nous étions en sueur, il m'a souri, félicitée.

Mais j'avais commencé à fréquenter quelqu'un à qui j'avais appris à faire l'amour, à me fourrer longtemps un peu partout, parfois dans un placard. Lui est parti en voyage en Espagne pour oublier une femme qu'il aimait et qui ne l'aimait pas. Quand il est revenu, il m'est encore arrivé d'aller m'offrir à lui comme une salope ou comme pour payer une dette de prostituée à son souteneur. Mais la dernière fois où je suis

allée chez lui - il avait déménagé et il travaillait - encore pour m'offrir, je ne me suis pas offerte et ouverte. Je lui ai dit que j'avais un meilleur baiseur que lui maintenant. Mais pourquoi donc étais-je encore allée me fourrer dans son lit ou sur son divan? Il m'a laissé repartir gentiment. Avait-il compris quelque chose? Je l'ai revu une fois avec son frère; je m'étais mariée avec mon baiseur, j'allais divorcer; lui s'était, semblait-il, compromis auprès de celle qui m'avait succédé auprès de son frère.

XIII

JACINTHE

Je ne l'avais pas revu depuis l'époque du journal étudiant du Cegep; j'avais alors été scandalisée par la violence de ses propos et par l'ingratitude de son attitude. Pourtant, il me plaisait sans doute et je n'étais pas sans attirer son regard lubrique sur ma poitrine sculpturale; il voyait bien qu'il y en avait et que cela tenait ferme. Les choses avaient mal tourné pour lui et il avait dû démissionner pour faire place à une équipe plus raisonnable. Je le revis au Magog et nous passâmes quelque bons moments inoffensifs. Un autre soir, à l'Opus, il fut plus insistant, mais je le repoussai en prétextant une indisposition. Il travaillait alors comme animateur culturel dans un café ouvrier; il n'animait pas les ouvriers, mais plutôt quelques employées comme Cécile et Marie-Claire ou des clientes comme Françoise et une chanteuse d'un groupe folk un peu perdue, égarée par la dope. Il m'arrivait d'aller partager son repas, le midi, chez lui; il habitait tout à côté de son lieu de travail, rue Frontenac. Je lui permettais alors de me mesurer les melons, mais toujours par-dessus mes vêtements; il me trouvait ridicule, me traitait de petite-fille dans un corps de femme ou d'agace-pissette; me montrait son membre qu'il m'invitait à caresser ou a sucer : j'ai toujours refusé. Il n'avait pas la main avec moi;

il aurait dû me traiter comme une vierge ou une soeur : je lui trouvais des qualités de grand frère, malgré ses manières de brute, de fausse brute, même si les filles du Vieux Nord disaient de lui qu'il était sauvage; ce n'était certes pas un mufle, peut-être un ours...

XIV

LISE

Je fréquentais l'hôtel Magog, où les employés du Café culturel ouvrier, dont il était, se rencontraient à la fermeture du café, vers minuit presque chaque soir. Comme mon ex-mari, Gilbert, que j'avais quitté à cause de cela, c'étaient tous des ivrognes. Lui buvait aussi, mais semblait ne jamais être ivre. Je me suis retrouvé à sa table avec mon amie, qui l'avait connu alors qu'il était étudiant, sans plus.

À la fermeture du bar, il s'est retrouvé entre nous deux en route vers l'appartement que nous partagions. Nous chantions et il nous entourait chacune d'un bras, une main sur mon sein gauche et sans doute l'autre sur le sein droit de mon amie. J'en avait de très petits, mais elle de très gros. C'est elle qui lui plaisait, mais il ne lui plaisait pas beaucoup et elle était déjà engagée. C'est donc avec moi qu'il s'est retrouvé au lit. Il faisait très froid dans la maison. Il m'a demandé si je prenais la pilule; je lui ai montré ma roulette. Il voulait me faire de ces choses orales, mais je ne voulais pas. Mais moi j'ai eu envie d'avoir son organe dans la bouche. Pendant que je le léchais, il me posait des questions sur ma compagne; il m'a demandé si elle avait beaucoup de poils au pubis : elle en avait.

Cela l'excitait. Mais nous avons été dérangés par le retour impromptu de l'ami de ma camarade. Ils ont commencé à faire l'amour bruyamment; ça aurait dû le faire bander davantage, ça l'a fait décharger sans qu'il me fasse jouir. Je lui ai dit qu'il aurait du accélérer à la toute fin, que cela me suffisait pour me faire atteindre l'orgasme. Il a dit qu'il retiendrait la leçon, m'a fixé rendez-vous pour le mardi soir, au Lasalle, et il est parti subitement.

Ce mardi-là, nous avons parlé de Gilbert avant de nous retrouver dans son lit. Il avait encore envie de ces choses dont j'avais honte. Il m'a répété qu'il n'était pas facile de me faire l'amour avec tous mes scrupules et avec le fantôme de son ami Gilbert qui rôdait. Comme la première fois, la dernière fois a été un fiasco. Je ne l'ai jamais revu; Gilbert, lui, s'est suicidé le 2 janvier 1974 : ex-écrivain, alcoolique et narcomane en manque, il s'est précipité du haut d'un pylône électrique sur une clôture de barbelés et il a été égorgé. J'ai fini par avoir un enfant.

XV

DOLORÈS

J'étais avec son ami Paul, qui avait organisé un voyage à Montréal pour un match de baseball. J'étais assise sur le banquettes arrière avec lui, alors que Paul était devant avec le conducteur, un type sans intérêt. Nous avons beaucoup conversé à trois ou quatre et ses propos m'avaient intriguée. Une fois à Montréal, nous nous sommes rendus aussitôt au stade et avons commencé à boire de la bière; Paul n'avait pas de limites. Le match a commencé, sans que je m'y intéresse. La bière le commandant, l'ami de Paul a dû aller se vider la vessie; quelque secondes plus tard, je l'attendais à la sortie des pissotières. Quand il en est sorti, je me suis jetée à son cou et je l'ai attiré dans un recoin; nous nous sommes embrassés pendant une manche, avant de rejoindre Paul.

Après la défaite des Expos, nous sommes passés par le Vieux Munich et nous avons bu comme des éponges. J'ai dansé avec lui; je l'ai provoqué, il m'a pelotée. Paul ne se doutait de rien jusque-là, mais sur le chemin du retour, il a bien dû se rendre à l'évidence et il ne l'a pas accepté. Je me suis entêtée, à l'arrivée, n'acceptant pas de suivre Paul dans son lit. Je me suis retrouvée chez D'Artagnan avec son ami, qui essayait par

tous les moyens de refroidir mon désir; je lui faisais du pied, lui passais le pied entre les cuisses. Il ne voulait pas perdre l'amitié de Paul. Je me serai vendue pour lui. Mais tout à coup, voilà Paul qui rapplique faisant comme si de rien n'était et qui change de tactique, me traitant comme une garce. Il avait compris, je me suis soumise... Son ami est parti; son frère était venu le chercher.

XVI

SUZIE

Il était toujours gentil avec moi, comme s'il avait reconnu quelqu'un en moi, à travers moi; mais je feignais de l'ignorer, à cause de Nathalie sans doute. Nous suivions les mêmes cours, mais il était plus vieux que moi. Nous fréquentions le même bar. Nous nous y sommes rencontrés un jour par hasard et nous avons fait vraiment connaissance pour la première fois. Il parlait de ma démarche de gauchère; il aimait les gauchères. Nous avons dû partir parce qu'il avait rendez-vous avec un certain Paul, dans une brasserie où je l'ai accompagné. Les choses se sont gâchées; Paul avait beaucoup bu et il me faisait le cour. Nous sommes allés tous les trois chez moi.

Il devait faire -30°C et mon appartement était très mal chauffé; nous avons dû garder nos manteaux. Paul ne comprenait pas qu'il devait partir; il a dû se rendre à l'évidence devant nos caresses de plus en plus insistantes, mes bas et ma culotte descendus jusqu'aux genoux. Paul parti, nous sommes allés dans la chambre. Il m'embrassait comme un fou. Une fois déshabillé, il tremblait comme une feuille, de désir ou de froid. Il voulait que nous nous couchions devant le poêle; je l'ai attiré vers moi sous les couvertures, où il m'a caressée et léchée, toujours en

tremblant, me disant et me redisant comme il aimait mes grosses boules, mes tétins et surtout le douceur et la longueur des poils de mon pubis. Mais le froid et l'alcool ont eu raison de son ardeur.

Nathalie l'a su, a voulu que je m'explique, cherchant à se rapprocher de moi, à me séduire en pleurant. Je l'ai trahie à nouveau, mais sans guère de succès sexuel; dommage car, vasectomisé, c'était une aubaine... Je le voyais en secret, je lui téléphonais, je l'appelais "mon grand". Une nuit, je l'ai rejoint chez lui, mais il venait tout juste de faire l'amour avec Nathalie; il avait encore son odeur sur lui et son sexe était encore couvert de sperme et de jus de femme. Nathalie est partie en Europe; il est allé travailler à Saint-Hyacinthe à l'été 1979... Un soir, j'étais au bar des étudiants sherbrookoïsis avec Marielle, Gabie, Richard, Martin, Hélène et bien d'autres; il est arrivé de là-bas et s'est joint à nous; il était nerveux et avait l'air soucieux. Marielle lui a fait une cour des plus scandaleuses. Je me suis offerte à lui mais, prétextant notre incompatibilité sexuelle, il est parti avec Marielle. Le lendemain matin, je lui ai téléphoné pour passer la journée avec lui; il devait repartir par le premier train.

Il m'a téléphoné et je lui ai retéléphoné pour le rejoindre à Saint-Hyacinthe. Il m'avait dit qu'il laisserait la porte ouverte pour moi; j'étais déjà chez lui lorsqu'il est

rentré tard du travail ce soir-là. J'étais couchée sur le tapis du salon et il m'a rejointe dans une étreinte passionnée. Mais au lit, encore la panne; il n'arrivait pas à me pénétrer : j'étais trop serrée, crispée, bouchée. Peine -- et pine! -- perdue... Le lendemain, je ne sais pourquoi, nous avons pris l'autobus pour Québec, où il devait rejoindre son ami Marcel. Dans l'autobus, il était toujours bandé, n'arrêtait pas de me complimenter, de me soupirer son désir de moi. À Québec, il a beaucoup plu et nous avons beaucoup bu. Marcel ne me plaisait pas, mais je lui plaisais visiblement, à cause de ma poitrine sans doute. J'ai eu l'impression d'être montrée comme un trophée. Le soir, Marcel a voulu se joindre à nous; j'ai refusé, il l'a mal pris.

Le matin suivant, il fallait retourner à Saint-Hyacinthe. Tous les deux, nous avons erré, cherchant un coin pour nous aimer. Dans le stationnement souterrain, je l'ai sucé; j'étais toute trempe et je le lui ai dit. J'ai essayé de trouver un siège de voiture pour qu'il me prenne enfin et qu'on en finisse. Pas de chances! Dans l'autobus, il n'y avait pas trop de monde. Un peu isolés, il m'a fait enlever mon soutien-gorge et descendre mon pantalon. Je me suis branlée pour lui plusieurs fois; je jouissais, comme il m'arrivait souvent de le faire dans les toilettes de l'université, lui avais-je raconté. Arrivés à la maison, encore le fiasco, la débandade. Au réveil, il a voulu encore essayer, bien raide qu'il était; je n'en avais plus envie

ou je n'avais plus d'espoir. Il s'est crossé et il est venu sur mon ventre en me tétant. Je me suis levée pour aller pisser; il est venu me regarder, la queue pendante mais encore allongée. Je lui ait dit qu'il n'était qu'un voyeur. J'ai pris ma douche et il m'a laissé partir, tristement; il m'aimait, je crois, ou il m'a aimée; moi aussi. Je ne l'ai revu qu'une fois à Montréal; il a encore été très gentil avec moi, mais Nathalie veillait au grain.

XVII

Viviane

C'était l'été, il faisait bon et chaud; nous étions au Robutel. J'avais envie d'aller dans les Laurentides, où mon père habitait; j'ai fini par le convaincre de m'y accompagner. Une fois arrivés, il a acheté de la bière et nous sommes allés nous baigner dans un étang isolé des regards; nous n'avions pas de maillot : nus, j'ai remarqué qu'il était plutôt bien foutu et il a zieuté ma petite poitrine et surtout ma toison, abondante. Je l'ai embrassé; il m'a caressé les fesses. Nous avons été dérangés et nous sommes partis. Au restaurant, il a beaucoup bu et encore davantage après. Rentrés à la maison de mon père, nous sommes allés au lit aussitôt. Une fois déshabillée, je lui ai dit que je faisais l'amour sans me faire pénétrer; je l'ai embrassé et caressé sans trop de succès. Tout à coup, il s'est mis à se masturber en prononçant des paroles inacceptables pour une femme comme moi, une féministe; ça l'excitait de débiter des vulgarités et des saletés; il se collait à moi, me parlait de ma touffe ou de son vit comme de sa vie. Que de saloperies, jusque dans les pissotières, il m'a avoué! Je me suis levée pour aller boudier. Quand je suis revenue, il dormait; je l'ai réveillé pour l'insulter, le réprimander, sur sa conduite de macho; il m'a répondu que le cul avec lui, c'était ça. Le lendemain, je l'ai

accompagné à Montréal; il a trouvé le moyen de me complimenter et de baisser ma robe sous mes seins pour les peloter pendant que je conduisais; il m'a troublée.

Un soir, il arrive chez moi, rue Saint-André, et est tellement gentil que j'en pleure en me pendant à son cou pour le retenir pendant qu'il me caresse doucement les mamelons; mes larmes l'attristent mais ne l'empêchent pas de me laisser là, assise dans l'escalier. Quelques jours plus tard, c'est moi qui rapplique chez lui avec une longue lettre d'amour, qu'il lit avec orgueil. Il me transporte dans son lit, me dénude, me lèche, me fait partir lentement; je le branle et le suce. Ce n'est pas ce qu'il veut. Il s'agenouille entre mes cuisses, en érection; je lui dis que non. Il réplique qu'il va seulement se frotter contre mon bouton. Il prend son sexe fort érigé dans sa main droite et me caresse le clitoris avec son gland; cela me fait mouiller et je jouis une autre fois; il éjacule dans mes poils et sur mon ventre. Je l'aime. Il se lève subitement et me lance de revenir quand je voudrai être fourrée ou enculée...

Le salaud ne m'a jamais eue; j'ai fini par me faire ouvrir par un de ses amis, un certain Karl. Je l'ai revu de temps à autre; la dernière fois, je ne l'ai pas reconnu : il avait vieilli, était chauve, malade; il m'a émue. Mais quelques semaines plus tard, j'ai reçu un long texte de lui intitulé «Pierre, Jean, Jacques» où le cochon tenait le même langage que

la première fois.

XVIII

ALINE

Il avait été mon professeur dans un cours sur le marxisme à l'université. Je le revis de temps à autre après; plus vieille que lui, mon rêve était de l'enfermer dans une cage dorée, pour qu'il puisse répondre à toutes mes questions. Un soir, je le rencontrais sur le trottoir et nous allâmes prendre un verre; il en prit beaucoup plus qu'un. Je l'entraînai dans mon appartement cossu et lui offris encore à boire. Il parlait beaucoup trop, mais il finit par m'embrasser et me caresser la poitrine. Nous passâmes au lit; il n'arrivait pas à avoir une érection.

Il se leva, prit encore quelques verres et me rejoignit. Il lui fallait parler pour bander; il me disait des cochonneries, puis plongeait sa tête entre mes cuisses charnues pour me lécher l'huître. Il finit par me couvrir et par me pistonner. J'aimais. Il me parlait de mes grosses fesses, me disait que j'étais une grosse cochonne fessue. Il me fit jouir, mais il continuait en grognant comme un porc sur sa truie. Il m'inquiétait. J'essayai de le calmer, de le faire taire. Il était au bord de l'orgasme, qu'il atteignit dans un hurlement dément. Je craignais pour les voisins plus que pour sa raison.

Il s'endormit. Quand il se réveilla, j'étais dans la baignoire. Il s'excusa pour son attitude et ses moeurs et partit, échevelé, peiné. Plus tard, parce que j'étais journaliste et avocate, il crut que je pourrais le conseiller lorsqu'il fut congédié par son université : je ne pus que lui reprocher sa mauvaise conduite; je croyais sincèrement qu'il était coupable de diffamation : son langage au lit était pour le moins libelleux.

XIX

VIRGINIE

J'étais avec Myriam, qui le connaissait; il lui fit la cour, mais elle était implacable, imperturbable, inaccessible. Il me plaisait; je ne parlais pas, je roulais mes cigarettes. Ce fut tout, ce soir-là. Plus tard, encore au Robutel, il n'y avait que nous deux, l'un de ces soirs où il revenait de Sherbrooke, après son cours. Nous sommes passés par Le Hasard avant d'aller chez moi. Il visita les lieux, chercha le lit; je résistai, à cause de John qui pouvait revenir, on ne sait jamais. Cela n'alla pas plus loin qu'une grosse bière, à cause de moi...

Puis, je fus prise d'une envie folle de lui appartenir; je le guettai, le poursuivis, sans nouvelles, frustrée. Un soir, il rappliqua au Robutel; je me jetai sur lui, lui signifiant l'insistance de ma quête. Il en eut peur on dirait; j'eus l'impression qu'il était trop tard. Les jours passèrent, et les nuits; j'avais John, malade. Il y eut un anniversaire au Robutel; il y était, avec une autre. Mon soir allait venir peut-être. Je ne sais plus où - est-ce au Robutel ou à l'Express? -, mais je le trouvai saoul, tout en paroles, rien en corps et en muscles. Je n'en pouvais plus de ce désir qui me faisait oublier même mes filles, qui n'étaient pas les enfants de John. Je le provoquai

comme une garce; il m'emmena chez lui, en me disant que c'était peine perdue, qu'aussi ivre il ne pourrait pas faire l'amour même à la femme de sa vie. Il ne me dit pas qui elle était : était-ce sa mère ou sa soeur, ou quelque putain du Robutel comme Odile et Lise? Il était triste de ne pas m'honorer; j'avais honte, nue, de mon corps déformé par les accouchements, de mes mamelles étirées par l'allaitement; je n'osais pas le caresser de ces mains usées, gercées d'une misère ancienne. Il était comme un enfant sans mère, orphelin, un bâtard, un vieux con, une chaussette, un minable. L'épine de son cerveau ne descendait pas dans sa pine cette nuit-là.

Le lendemain matin vint avant l'aurore. Il me donna un chapeau rouge en cadeau. Des années après, avec ma fille, je le revis à l'Express. Je lui dis que John était mort et je ne lui demandai pas ce qu'il en était de lui. J'étais heureuse, je ne sais pas pourquoi, libérée enfin peut-être.

XX

ANDRÉE

L'envers de la fiction

C'était en 1982, l'année où il avait été débouté une première fois par son université, mais où il enseignait encore de manière magistrale; j'avais été son étudiante et je lui avais refile mon numéro de téléphone à la fin du cours. Auparavant, je lui avais rendu visite à son bureau pour parler d'Althusser; ce qui avait eu un effet terrible sur lui. Il savait que j'avais une fille en Australie, avec son père que j'avais abandonné par ennui. Puisqu'il ne téléphonait pas, je résolus de passer à l'attaque; j'avais l'habitude de la séduction des professeurs depuis l'école secondaire à Rimouski. Je l'appelais donc un samedi matin pour l'inviter à aller au cinéma; nous nous rejoignîmes le soir même pour voir *Reds*, un film qui l'ennuya mais que je réussis à lui faire supporter jusqu'à la fin : il ne voulait pas perdre son temps, mais je ne voulais pas perdre mon argent. En sortant, nous allâmes chez Thursday's et nous bûmes; je lui racontai ma vie de jeune fille de bonne famille provinciale; il me dit qu'il me trouvait belle et bien roulée, que je l'avais troublé par mes regards d'étudiante, yeux songeurs, curiosité dévorante, surtout lors de son dernier cours,

où je l'avais dévisagé de manière non équivoque.

L'alcool avait un effet dramatique sur mon comportement; j'étais alors prête à me donner au premier venu. Le bar allait fermer; je lui demandai s'il avait quelque chose à boire chez lui; il parut surpris mais répondit qu'il avait une bouteille de scotch, qu'il avait promise à quelqu'un. Je lui proposai de passer la prendre en taxi et d'aller chez moi. Rendus à la maison, nous n'avions même pas fini le premier verre que nous étions déjà nus comme des vers et guère portés aux vers. Il m'embrassa et me lécha; il gémissait et tremblait comme un adolescent; j'avais envie de lui. Je lui dis de me mettre son gros pénis. Il se mit à rire et m'avoua que ce n'était pas avec ces mots-là que j'allais l'exciter, l'apprivoiser. Je feignis de ne pas comprendre, mais j'en fus profondément émue. Il ajouta qu'il ne pourrait pas me prendre cette nuit-là, pas la première fois, qu'il ne voulait pas être un wagon du train de mes amours, que cela devait bien être différent pour une fois, pour lui comme pour moi. Je voulais bien qu'il soit la locomotive et je m'endormis dans ses bras comme un bébé.

Le jour levé, ce fut le début d'une longue partie de jambes en l'air et pour toute la journée; non seulement il me prit souvent mais surtout longtemps. Je jouissais facilement; mais une fois que j'avais pris mon pied, c'était comme si rien n'avait eu lieu et tout était à recommencer : je ne jouissais pas

de jouir. Il avait toujours envie de me dire des cochonneries; je le faisais taire; j'acceptais qu'il me parle amoureusement de mon corps, de mon cul, mais pas vulgairement. Cela dura un mois, de chez lui à chez moi; il était pratiquement toujours bandé pour moi, mais il m'arrivait encore de me satisfaire en secret, en solitaire ou même de le tromper, lors d'un week-end à Rimouski par exemple... Il le devina, je crois, mais choisit de ne rien dire.

Nous nous aimions, nous nous le disions; il répétait que c'était bien agréable de faire l'amour en étant amoureux, d'être mon amant. Je ne lui permettais toujours pas d'avoir des écarts de langage, mais je le récompensais, je compensais en faisant jaillir du lait de ma poitrine de jeune mère et je lui arrosais le visage, le ventre, le sexe; il jouissait alors en criant comme un fou... J'aimais fumer de la dope, lui, renifler. Une nuit, nous avons avalé des champignons magiques et nous passâmes des moments frisant la démence au Mont-Royal, avant de nous étreindre après qu'il eut pu avaler quelques bières le matin venu. Il nous arrivait de tenir deux ou trois jours sans dormir; une fois, Jean y était et il partagea notre lit. Un matin, il me donna tout simplement à lui pour nous faire plaisir : ce fut très court. Je devenais de plus en plus exigeante, jalouse, colérique à chaque fois que je reconnaissais une ancienne, comme cette conne de France et cette jolie petite serveuse du Grand Café, ou une rivale comme Anne ou Marielle. Je renchérisais; je lui

téléphonais et nous nous excitions jusqu'à la jouissance. Quand il n'avait plus le moral, je le lui remontais en flattant son ego de baiseur. Il ne pouvait plus se passer de moi.

Je pris peur, car je découvrais qu'il pouvait me faire souffrir. Il valait mieux que ce soit lui qui en souffre. Nous étions allés entendre Chomsky; il y avait des anarchistes dans l'assistance avec lesquels il est allé ensuite polémiquer. La bande s'est ensuite réunie au Saint-Sulpice; je rencontrai Gilles pour la première fois. Tout se précipita; il avait envie de partir, je voulais rester avec Gilles. Il s'entêta et quitta la place. Cette nuit-là, je ne rentrai pas chez lui; je rentrai chez moi avec Jean et Gilles qui allait devenir mon nouvel amant. Le lendemain, il me fallut avouer ce qu'il savait déjà; il était prêt à me pardonner; j'avais déjà fait mon choix, mais je lui permis de me prendre par derrière rapidement. Gilles emménagea avec moi. L'ex ne rendit pas les armes; Gilles et moi étions torturés de remords et étions prêts à former un trio, mais une tentative dans la douche ou il m'avait naguère baisée divinement échoua lamentablement : il n'était guère attiré par la queue crochue de Gilles qui, lui, était bisexuel.

En juillet, je le rencontrai au Faubourg Saint-Denis; je portais le T-Shirt de Gilles. Il me demanda une autre fois de lui revenir; je lui avouai que, même si je l'aimais, je ne le ferais pas; j'aimais Gilles davantage. Mais je décidai de lui

céder une dernière fois. Sous le porche de l'université, je le fis bander en l'embrassant et en lui tâtant le membre. Je l'entraînai dans la salle de classe où il avait été mon professeur; je fermai la porte et baissai la toile de la fenêtre; dans le noir, je me couchai sur un pupitre et enlevai mon slip. Il se glissa en moi et il me laboura longuement avant de décharger en poussant ce cri effrayant de bête désespérée.

Nous nous revîmes de temps à autre, en présence de Gilles, avec qui il n'avait pas radicalement rompu; un soir, ayant encore trop bu, je me dénudai et voulu les attirer tous les deux; sans succès, j'en fus malade. Ce fut lui qui s'occupa de moi, me répétant que j'étais belle, me parlant de ma touffe que j'avais noire et crépue. Il y eut encore quelques rencontres semblables, sans conséquences, sans illusions, sans intentions d'aller plus loin qu'un peu de pelotage. Je partis avec Gilles en Australie chercher ma fille; revenus, nous vécûmes heureux un an ou deux. Je le quittai pour Gaétan, puis pour Pierre avec qui je retournai à Rimouski avant de le quitter pour le suivant. Je me mariaï et en gagnai une maison; je divorçai. Quant à l'autre, je ne le revis jamais après son départ du Québec en 1985, année où je ne l'avais pas encore oublié mais où il ne m'avait pas non plus pardonné.

(XX bis)

(GEORGES)

(La théorie du revers)

(Moi je l'ai connu à l'université, dans un cours en philosophie, où il se distinguait par ses prises de positions enflammées et rigoureuses, matérialistes. Il critiquait mon humanisme, celui dont jusqu'à présent je n'ai pas pu me défaire, qui revient sous toujours de nouvelles formes plus ou moins insidieuses. J'ai besoin de croire en quelque chose, serait-ce le néant! J'ai fait partie de cette bande à part, ce groupe à la cohésion relâchée. C'est la budweiser qui rétablissait l'unité (jusqu'à ce que quelques petits malins s'avisent que c'est une bière insipide - moi j'y suis resté fidèle : de fait c'est une bière qui n'est pas faite pour coûter, mais bel et bien pour couler; matrice fluante de mes rêveries, on boit cette bière parce qu'on a soif et pour avoir encore plus soif!). Par son savoir et son style, sa posture surtout, sa signature, il était le leader, de toute façon l'initiateur de ce groupe. Je jouais un peu le rôle d'une opposition sartrienne à l'intérieur de ce cénacle de lacaniens radicaux. Je montais sur les tables et discourais moi aussi, surenchérissant sur la flamme du maître.

Il a été en quelque manière séduit sans doute par mon style oppositionnel, puisqu'il l'encourageait plus ou moins directement, reprenant par exemple les moqueries des autres quand elles devenaient moins subtiles. Il y avait ce grand benêt de Benoît qui était ma bête noire. Mais d'autres agissaient dans l'ombre.

Bien sûr quelque fois j'étais vraiment agacé. Comme quand il distribuait les rôles et donnait ou pas les permissions. Lorsque Andrée, avec laquelle déjà sa relation battait de l'aile, le questionnait sur moi à voix basse, mais juste en face de moi, alors que nous étions plusieurs du groupe réunis autour d'une grande table formée de plusieurs petites rassemblées, alors j'avais entendu. Elle lui avait demandé si j'allais écrire quelque chose de valable. Il lui avait répondu qu'avec moi c'était toujours remis à plus tard. Ce qui lui avait suffi pour détourner les attentions de la si belle Andrée à mon égard (elle cherchait des amants de remplacement); moi cela m'avait fâché et je suis parti peu après en claquant la porte. Je me souviens qu'il avait tenté de me retenir au dernier moment; j'avais ouvert la porte pour sortir mais il me tenait la main fermement; je l'ai secouée encore plus fermement pour me dégager de son emprise. Quand j'y repense je vois surtout le caractère symbolique de cet enchaînement : quelque chose comme l'envers du toucher du doigt du créateur donnant l'étincelle de vie à Adam dans la fresque de Michel-Ange à la chapelle Sixtine; la colère d'Adam rageur

reprenant sa liberté : la seconde main d'Adam, la gauche je crois, robuste, ouvrière, aux gros doigts entrouverts vers le bas, de la sculpture cette fois de Rodin (que j'ai longuement contemplée au Musée d'Art Moderne de New-York), ou encore la main gauche du penseur, du même, qui reprend et pervertit le thème.

Un autre souvenir, c'est des grandes cuisses brunes d'Anne que j'avais vues dans son appartement de la rue Montcalm lors de la Coupe du Monde de Soccer-football en Espagne. Elle y était venue avec Pierre et un de ses amants était venu nous rejoindre en soirée, premier de la série italienne, le Piperno physicien dissident... Il y avait eu des dissensions, de l'engueulade car ça discutait mais aussi buvait... Elle m'a toujours résisté, le seul de la bande sans doute qui n'ait pas eu sa chance, et c'est encore un peu à cause de lui, de comment il m'avait ridiculisé, entre le Grand Café et le restaurant où j'avais dévoilé mes batteries... Rire d'acteur disait Gilles, devant ma mine déconfite, d'acteur mais efficace! Il n'était pas du genre à trop parler, mais il me disait, au travers de ces situations que je trouve compliquées, en y repensant, qu'il y avait des choses qui m'échappaient... En effet! Rien de moins que le désir!

À un autre party chez lui, avant qu'il emménage avec Marielle, elle et Anne avaient vu mon machin dans le miroir des

toilettes où elles étaient venues à ma suite, sous prétexte de se refaire le maquillage. Elles venaient me lorgner, refaire ce qu'il leur faisait (femme de ses femmes!) et ça ne risquait rien, mais elles se sont égayées quand il rappliquait, cognait à la porte se doutant de quelque chose. Elles se disaient "sortons, avec lui s'il entre cela serait trop grave". Avec moi pas de danger! Tout en paroles rien en acte. On a quand même couché ensemble un soir, à l'appartement qu'il partageait avec Marielle, mais c'était pour rire, un court instant. Je lui ai passé le bras autour de la taille, expliquant comment je faisais en cuillère mais disant qu'il était plus volumineux que Marie. Il a pris un des oreillers et il est parti se coucher dans un autre lit. Je crois qu'il a eu juste le temps de trouver ça moins drôle. Moi je l'aime bien sûr, mais comme un ange qui ne touche pas à terre, mes intentions sont pures, pour autant que je sache. En ai-je seulement? D'ailleurs je trouve que l'amitié est au-dessus de tout. On est d'accord là-dessus Nietzsche lui et moi.

Alors tous ces épisodes, cela n'a plus d'importance. Je ne vais pas conter l'équipée avec une partie de la bande à Fredericton, où on buvait de l'alpine ou de la moosehead (le long voyage en train à ressasser tous les calculs universels possibles en subissant les cahots réguliers, tac-tac-tac-tac fiché dans le dos, et l'ambiguïté d'un désir quelques bancs derrière, compte parmi l'une des dures épreuves de ma vie; c'est là, à vrai dire, que je renonçai à la pensée); l'équipe de balle-molle où j'étais

lanceur et reçut une flèche en plein dans les parties, l'inimitié avec Marielle (si gentille avec tous pourtant, elle aurait voulu me plaire), qui fut néfaste. Tout cela a eu de l'importance pour moi, mais pour personne d'autre je crois. Au Bistro à Jojo où on discutait de tout ça en un tête-à-tête assez animé, je lui ai dit que je n'étais pas sympathique, que je ne voulais plus être gentil avec personne. La leçon que j'en retiens est qu'il ne faut pas se croire quand on veut dire des choses terribles : cela vous poursuit ensuite des décennies... C'est en ces moments que ce noue un destin. Je voulais dire le grand roulement du monde mais je n'ai pu échapper à la fascination de mes limites.

Je rivalisais mais je n'étais pas de taille. J'avais fait un mariage d'étudiant (pour les bourses) mais j'aimais vraiment Marie, sauf que j'avais des prétentions polygames. Lui, c'était plus que des prétentions. Il avait tenté de séduire ma mie pendant que j'étais à Chicoutimi pour le colloque de littérature de science-fiction. Je ne crois pas qu'il a réussi parce que m'en doutant j'avais fait promettre à ma belle, de ne pas succomber, mais je ne suis pas tout à fait sûr... Ensuite, je la lui proposais, mais le kairós était passé. De toute façon elle m'a plaqué quelques années plus tard et j'ai découvert que j'étais au fond plutôt mono et peut-être pas game du tout! Timidité de petit zizi. Gros désir mais petites mains.

D'ailleurs, rien n'a fonctionné dans mon cas, ni

l'écriture, ni l'enseignement, encore moins la pensée et le travail en général. Je me suis retrouvé au B.S. à continuer mes rêves d'écrire la nuit, confondant la veille et le sommeil. Sauf que j'ai un rôle obscur mais magique à jouer dans cette histoire. Tragique. Qui est la sienne.

Il m'avait tout de même à la bonne, je l'ai perdu de vue seulement un moment quand il s'est exilé et que j'écrivais tout seul mon grand roman impubliable dans un souterrain, semi-sous-sol de Longueuil (rue King-George!). C'est quand j'ai appris qu'il était malade que je lui ai envoyé lettres sur lettres pour le sauver.

Je ne peux pas dire que je l'envie. Bien sûr, il avait raison, je suis demeuré une larve, tout juste bon à écrire ce roman ou un autre, mais lui il n'a pas la faculté d'être heureux, c'est-à-dire se contenter de jouir de ce qu'il a. Je lui avais écrit -toutes ces années je suis resté son meilleur, il dit son seul correspondant - qu'il menait une vie d'homme, pleine de risques mais aussi de jouissances, alors que moi j'étais seulement et pas tout à fait, presque un être humain. Mais moi je suis heureux, je me contente de ma soupe. Je n'aurais pas voulu, pas pu d'ailleurs, subir ses tourments. J'ai eu aussi les miens. Toutes ces insomnies, tant que j'avais en vue surtout mes insuffisances dans le rôle, taillé sur mesures bien sûr, de sauveur de l'humanité - rien que ça! -, avant que vienne le vin

*nouveau d'un autre amour! Mais ça, c'est une autre, une belle
histoire... Il fut et reste ce Zarathoustra qui passa près de
moi, quand je musardai sur les hauteurs...)*

XXI

MARIE-JOSÉE

L'endroit de la poésie

Nos premières rencontres datent du temps du Cegep, alors qu'il était rédacteur en chef du journal étudiant de l'institution. Lui, son ami Luc et bien d'autres étaient les prolétaires; d'autres, Denise et moi étions les bourgeoises : j'étais la fille adoptive d'un juge joueur et impuissant; je jouais avec le vibreur de ma mère. Rien ne s'est vraiment passé à cette époque, sauf qu'il m'a parfois protégée contre les méchants garçons du voisinage et les fils d'épiciers des villages environnants...

Je me suis mariée avec Dominique, le fils d'un professeur d'université; nous nous étions destinés à la carrière diplomatique. Je n'ai pas trop bien rempli mes fonctions, me contentant de sucer le zizi de quelques employés d'ambassade italiens lors de cocktails huppés. Il m'a donc fallu m'éloigner de mon mari, revenir aux sources de mon enfance et de mes études, dont il était. Une nuit, il m'est arrivé d'aller gratter à sa porte de cet appartement, rue Vimy, où il habitait avec son frère, qui n'y était pas. J'avais envie, même si ou parce que

menstruée. Il m'a caressée, je l'ai caressé sans succès; il a fini par m'avouer qu'il venait de se vider le tuyau entre les jambes de Nathalie. Je suis repartie, au volant de ma Volkswagen. Je me suis retrouvée au Moyen-Orient et, pendant quelques années, je suis tombée follement amoureuse d'un Israélien, qui n'a pas pu me garder ou que je n'ai pas su détacher de sa femme.

Revenue au pays, un jour comme tous les jours, je prenais l'autobus de Sherbrooke à Montréal; j'aperçois tout à coup mon ancien camarade de collège. Nous avons fait le trajet ensemble; je m'exilais vers la métropole; il y était déjà depuis 1979. Nos avons fait le point, refait le joint. Je ne sais pourquoi, je l'ai rappelé quelques jours plus tard, tard dans la nuit; il dormait, n'était pas très vigoureux. Je me suis imposée pour le rejoindre dans son lit, où il ne s'est rien passé : cela me rappelait quelque chose!

Mais le lendemain matin, il s'est mis à parler, à me dire comment il faisait l'amour, ce qui l'excitait, qu'il lui fallait parler du cul pour bander. Je voulais bien le laisser parler. Quel pied toute la journée! Jamais on ne m'avait mise, non pas si souvent, mais si longtemps. Je jouissais et je jouissais, coup sur coup, coup après coup, pendant qu'il m'abreuvait de son vocabulaire pornographique, sa barre dans ma moule et sa main sur mon bouton, sans qu'il dégorge. Il me demandait de lui raconter mes histoires cochonnes; il me

racontait les siennes. Quand il a cédé finalement, la décharge électrique, un cri comme un vomissement, à faire vomir, à faire peur, périr.

Le scénario s'est répété. Parfois, je l'attendais au Robutel, où il ne pouvait pas manquer de passer à son retour de Sherbrooke où il enseignait, habituellement le lundi. Je lui disais que ses propos me manquaient, qu'ils m'excitaient, que j'aimais être traitée ainsi comme une traînée, qu'il me comprenait, que sa voix m'atteignait au fond de mon ventre, là, à l'endroit qui convient à une femme, à une pauvre orpheline dont le mari manquait d'énergie. Il m'entraînait chez lui, je me traînais à ses pieds comme une chienne, me roulais sur le plancher en me déshabillant. Lui, sans broncher, me caressait du bout des orteils; j'écartais les jambes et il me mettait son pied, puis sa main presque jusqu'au poignet; je me branlais sauvagement, avant qu'il ne me monte comme un barbare, un conquérant explorant et exploitant son terroir; je lui appartenais comme une forêt à son bûcheron. Il me labourait, m'ensemencéait de sa stérilité; j'étais heureuse en ces moments. Il ne m'a fait pleurer qu'une ou deux fois, à cause de Denise.

Parfois, il me téléphonait; nous nous rencontrions dans un de ces bars sans personnalité de l'ouest de Montréal, clean et feutrés, c'est pour ça qu'ils sont plus chers, ceux que je fréquentais pour une botte d'un soir. Je buvais du scotch; il

faisait le con, s'exposait, sortait son boyau pour s'amuser. Nous allions voir les danseuses à gogo, parce que je lui avais dit que je m'achetais des revues érotiques pour hommes pour me masturber; revues que je lui montrais sans trop de succès. Lors de ces occasions, nous rentions chez moi; il me prenait dès que j'avais les fesses dénudées, debout par derrière. Je lui parlais des bites des diplomates que j'avais pompées; je lui disais qu'on avait abusé de moi et que j'en avais joui, que mon dernier baiseur m'avait pissé dans la bouche. Il durcissait davantage, me pinçait les tétones et en remettait pour mon plus grand bonheur; le scotch aidant, j'étais sa Justine. Que de répétition et de répétitions!

Un soir pourtant, je l'ai repoussé, rejeté; il m'avait délaissée pour une autre qui le faisait chier. Son téléphone était venu trop tard; j'avais deviné quelque maladresse de sa part. Nous nous sommes pardonné et nous avons encore abusé l'un de l'autre. Mais il m'a fallu partir : un vieux et riche Floridien m'appelait, prometteur mais décevant, comme tous les prometteurs, gens de promesses et sans parole. Quand je suis revenue, j'avais un tatouage, un bateau à la fesse, et des photos à lui montrer. Marielle n'a pas voulu.

XXII

LINE

J'avais épousé le frère de son ami Michel, mais nous nous étions séparés; Michel ne m'aimait pas; sa femme, si. Étais-je folle parce que je buvais trop ou buvais-je trop parce que j'étais folle? Pourtant, cela ne m'a pas empêchée de devenir professeur de droit. L'ami de Michel et moi, nous nous rencontrions à l'Entre-Côte en 1978-1979 et nous échangeions des propos d'ivrogne : ça picolait ferme! À l'été 79, il a quitté Sherbrooke; l'ayant perdu de vue, il me manquait. Pour renouer, j'ai écrit une lettre à son ancienne adresse et une autre à l'Entre-Côte, à son intention au cas où il passerait. C'était une lettre plutôt compromettante - je lui faisais une déclaration d'amour, des promesses, des compliments et tout le tralala : je lui chantais la pomme - et j'ai su par la suite que c'était Nathalie elle-même qui lui avait apporté la lettre de l'Entre-Côte; ce qui avait provoqué une dramatique scène de jalousie...

Il a fallu au moins un an pour nous retrouver, le jour où Robbe-Grillet est venu déconner à l'UQAM; nous avons de nouvelles relations communes, sa relation avec Nathalie s'éteignait. Un soir, lors d'un party fermement arrosé, il a fini à mes pieds, me parlant de mes gros seins aux grands yeux bleus.

Quel poète! Nos rencontres ultérieures ont été tout aussi innocentes, inoffensives, au Robutel la plupart du temps, avec Pélo qui me protégeait, s'interposait, s'imposait. Il y a bien eu quelques contacts comme cette nuit où, saouls tous les deux, il m'avait raccompagnée à l'appartement et m'avait embrassée, pressée de faire l'amour, alors qu'il n'aurait même pas pu brandir sa baguette. Une autre nuit, dans le même état, je lui ai dit de s'en aller avant de lui courir après et de le traîner dans ma chambre où on gelait pour le caresser avec ma longue chevelure des yeux aux orteils; il m'a léché la chatte, mais je me suis dégagé de son emprise au bon moment. Cela s'est répété de la même manière. Une des dernières fois, l'ex-femme de Michel y était, avait le béguin pour lui, qui voulait qu'elle couche avec nous pour nous réchauffer; c'était le début de 1982 : j'aurais méritée d'être violée ou qu'il la préfère à moi.

Il a fini par comprendre que ça n'irait nulle part, qu'il ne finirait pas entre mes belles cuisses, que je resterais vierge avec lui, qui était obsédé par le sexe. Pourtant, un matin de juin 82, il m'a téléphoné, désespéré, désespéré : une femme venait de le cocufier; il m'a supplié de l'aider, il craignait le pire. J'y suis allée; il était presque nu, le regard perdu. Il me fallait boire quelque chose; il avait du cognac. Je me suis servie et assise sur le divan, où il est venu s'étendre, a mis sa tête sur mes cuisses, a longuement parlé. Puis il a déboutonné mon chemisier, mes seins qu'il aimait tant s'offraient à lui; il

s'est mis à les téter à tour de rôle avant de longtemps sucer le plus gros; il pleurait doucement... Par la suite, Marielle a tout fait pour multiplier les obstacles entre nous; nous avons tous les deux quitté le Québec, lui vers l'Est, moi vers l'Ouest.

XXIII

JASMINE

Il était l'un de mes meilleurs clients, au Grand Café, où j'étais waitress. Il s'assoyait à une table près de la vitrine et commandait bière sur bière. Un soir, mon camarade de travail lui a offert une bière; il a eu l'air surpris. Parfois il m'effrayait, à sa manière de parler, très fort, d'un ton hautain et grondant; les gens de sa table se taisaient le plus souvent. Il inspirait quelque crainte politique.

Je ne sais pas pourquoi nous avons sympathisé, nous avons fait plus ample connaissance; je lui ai raconté ma vie de mère célibataire : le père de ma fille était un faible qu'il me fallait reconforter, mais qui m'avait pourtant laissé tomber; je l'aimais encore malgré tout; je me disais narcomane parce que j'aimais fumer et sniffer et je me croyais désormais stérile. Lui m'écoutait et dépensait son argent, pour lui, pour moi et pour d'autres, mes truands du café. Il venait ou revenait chaque jour. Un soir, il était très tard ou très tôt le matin; il était mon dernier client; je lui ai demandé de m'embrasser pour vrai et je me suis collée à lui. Il l'a fait et je l'ai entendu gémir; son membre a bougé contre ma cuisse. Je lui ai dit de me téléphoner, qu'il trouverait mon numéro dans l'annuaire, que j'étais occupée

cette nuit-là.

Le lendemain, son téléphone m'a sorti du bain; après une nuit de coke et d'amour, je me suis montrée distante, indifférente, déjà satisfaite. Il travaillait dans un journal cette semaine-là et nous avons pris rendez-vous pour le mardi soir, puisqu'il ne travaillait pas le mercredi. Je l'ai donc rejoint au Saint-Sulpice vers neuf heures le jour convenu. Il était en grande forme. Après quelques consommations, nous sommes allés au Grand Café; j'avais envie d'une ligne ou deux; une fois la camelote achetée, nous sommes descendus à la discothèque, pour apprécier cette poudre et la musique. Peut-être ai-je dansé? Il a caressé mes petits sein en forme de poire.

Lorsqu'est venue l'heure de rentrer, nous sommes allés chez moi, rue Lajeunesse. Il m'a bien embrassée et caressée encore. Je l'ai entraîné dans mon lit. Il m'a déshabillée rapidement et, sans même se déshabiller, il a commencé à me lécher entre les jambes. J'aimais beaucoup; je lui ai dit de me le faire toute la nuit en répétant son nom; il grognait comme un cochon. Quand il a eu envie de me planter son dard, je lui ai demandé de ne pas jouir de moi, sans moi, seul; ça l'a fait débander. Que de caresses! Au réveil, il me harcelait; je m'ennuyais de ma fille que gardait ma mère. Je me suis levée; il m'a complimenté sur mes fesses. Il a dû partir, quand ma mère a ramené mon bébé.

La même semaine, il est revenu au café, espérant quelque attention de ma part. Je l'ai boudé, ignoré presque. Il a compris. Ce qui ne l'a pas empêché de revenir régulièrement; parfois il me faisait plaisir en me payant un verre ou en me donnant un peu de la coke que je lui procurais et qu'il consommait avec ses amis, là, sur la table, en vitesse. Je ne manquais pas de la caresser, de le cajoler au passage, de l'entretenir à distance; il ne bronchait guère. Puis il est revenu avec des femmes, Anne, Marie, mais surtout une certaine Andrée, une beauté qui me détestait, ayant flairé quelque chose; à ma manière je la narguais.

Le temps a passé. J'ai eu besoin d'argent; il m'en a donné. Il est disparu jusqu'à ce soir au Hasard, où nous nous sommes revus. Je lui ai reproché de n'avoir pas insisté, puisque j'aurais pu l'aimer; il a répondu que ce n'était pas son genre de s'imposer. J'étais avec mon ex-camarade, barmaid au Grand Café où je ne travaillais plus, et avec mon amie danseuse à L'Axe. J'avais de la coke et je lui en devais bien une ligne. Nous sommes allés aux chiottes. J'ai eu envie de pisser; j'ai descendu mon pantalon pendant qu'il me regardait avidement : il m'a dit que j'avais la plus grosse et la plus belle touffe qu'il avait jamais vue, qu'il aurait dû me le dire au bon moment. Nous avons reniflé un peu de manne dans ce désert. À la fermeture du bar, il a bien fallu nous retrouver quelque part, lui, ma danseuse et moi; je connaissais - affaire de milieu - un bar clandestin sur

la rue de La Roche, où nous nous sommes trouvés, sans lendemain, saouls et trop gelés pour être capables de faire l'amour. J'aurais pourtant voulu qu'il finisse entre mon amie et moi; il ne se sentait pas à la hauteur. Il avait les poches vides; je pensais à sa poche. Il est rentré sans nous, je ne sais pas où. Nous ne nous sommes plus revus. J'ai su qu'il avait quitté le Québec depuis; il ne sait pas ce que je suis devenue.

XXIV

MIREILLE

C'était l'époque de la contestation, des grèves des étudiants et des chargés de cours; il était le plus radical. Je le désirais et l'insistance de mon regard sur lui ne trompait personne; mais il y avait mon brutal amant, lui aussi contestataire comme moi, et mes deux filles. Nous étions originaires de la même ville; nous avions sympathisé. En secret, je le retrouvais à La Cour et nous flirtions, pas plus. Mais un certain dimanche matin, déçu par mon amant, je lui ai téléphoné pour m'inviter chez lui. Il faisait le ménage; j'étais venue m'offrir, menstruée; lui avait passé la nuit avec une autre. Il y avait quelque chose qui n'allait pas dans nos mouvements, dans nos gestes, dans nos postures; quelque chose comme de la gêne ou de la honte. Pourtant, ce que je voulais, je le lui ai fait dire plus tard par Juliette, c'était de me mettre à quatre pattes dans la baignoire pour qu'il me pisse sur le dos et les fesses : rien de plus! rien de moins!

XXV

FRANCE

Je tâtais de la poésie; ce qu'il enseignait aussi. J'avais l'impression qu'il m'avait remarquée; j'aimais ses mains et j'imaginai son sexe, fort, érectile, brusque comme ses gestes de la main droite. Il m'arrivait de dire des conneries en classe. Un jour, il avait parlé du rêve et du désir. J'en profitai pour prendre le taureau par les cornes, c'est-à-dire prendre rendez-vous à son bureau pour parler de mes travaux. C'était un prétexte. J'en profitai pour parler de désir et j'arrivai à lui dire que je rêvais de lui. Pourtant, j'étais mariée et j'avais un fils que j'adorais; j'aurais dû être heureuse. Mon Paul, un ex-felquiste, me faisait bien l'amour mais je n'en jouissais pas; quand il s'endormait, il m'arrivait de me masturber et de jouir une dizaine de fois en fantasmant les situations les plus scabreuses avec mon professeur ou avec un autre monstre. Ceci dit, je lui demandai de m'embrasser; j'en tremblais. Nous sommes allés au restaurant; je n'arrêtais pas de l'embrasser comme une jeune fille encore innocente. Je devais partir. Paul m'attendait quelque part dans la voiture, où il en profitait parfois pour me mettre la main dans la fente et pour me demander de le sucer.

Habitant en dehors de la région de Montréal, je téléphonais parfois à mon professeur à frais virés; il s'impatientait. D'autres fois, je l'appelais de l'université pour qu'il m'invite enfin chez lui; il n'avait pas le temps ou je ne pouvais me débarrasser de Paul. Il me faisait jouir au téléphone, me disait des cochonneries pendant que je me touchais dans une cabine téléphonique.

Il y eut la Saint-Jean. Mon mari était impliqué dans les célébrations. C'était donc l'occasion de passer un après-midi avec l'autre, qui m'entraîna dans la foule et me pelotait à la moindre occasion; il me fit exhiber ma poitrine devant les yeux exorbités des clochards de la cour de la Place des Arts. Ça le faisait bander; j'aimais qu'il raidisse pour moi ou à cause de moi. Il loua une chambre au Roussillon, près du terminus. Il avait acheté de la bière, m'enfonça une bouteille dans la craque; je frétillais en le suçant. Il ne voulait pas me mettre; je lui disais que son pilon était plus gros que celui de Paul, que je le voulais. Il me le donna un peu. Il fut toujours avare de ce côté avec moi. Il finit par m'inonder les boules en criant comme un dément : il allait écrire et publier cela quelque part après...

Quelquefois, j'allais chez lui pour le sucer. Il avait toujours un prétexte pour ne pas me satisfaire; je devais penser à mon mari et à mon enfant. Il se branlait et m'arrosait partout, sauf là où je le voulais. Je rêvais d'une nuit avec lui. Je lui

téléphonai de chez ma mère, lui laissant même entendre qu'elle collaborerait à mon adultère, participerait peut-être... Il finit par m'interdire de téléphoner; je rappliquais. Un jour ce fut une autre femme, Anne, qui vint me déloger et profiter de sa corne parce que je ne voulais pas faire la gouine avec elle. Un matin, n'en pouvant plus, je lui téléphonai très tôt : je tombai mal. Il avait pris une cuite la veille et avait la gueule de bois. Il se fâcha, me dit que je pouvais venir me faire fourrer mais pas par lui, que la maison était pleine d'amis et que ça pourrait s'arranger. Je fus dégoûtée, mais pas encore assez pour ne pas revenir à la charge une dernière fois : il voulut alors me faire rencontrer son ami Georges pour que je me donne à lui; je refusai. J'en eus finalement marre de ce con et d'avoir été si conne!

XXVI

CAROLE

J'étais étudiante dans son cours sur Marx. Je n'y entendais rien, mais j'y étais. Un soir, je me suis branlée dans sa classe, sous l'oeil de Gilles, qui était son ami et allait devenir mon amant. Était-ce la situation, Gilles ou lui qui m'avait excitée à ce point? Comme les autres, je fis mon exposé, plutôt minable; il me corrigea. Lors du dernier cours, je me rendis dans sa classe pour lui remettre mon travail final; je ne portais pas de soutien-gorge et il remarqua sans doute pour la première fois que j'étais bien faite. Je rejoignis Gilles aussitôt.

Plus tard, je téléphonai à mon ancien prof pour avoir le numéro de Gilles, que j'avais perdu de vue depuis. Ce fut encore plus tard que je le revis au Saint-Sulpice. Il était avec Jean et parlait anglais avec des Américaines. De fil en aiguille, nous finîmes par découvrir que j'avais fait du théâtre avec son jeune frère et que nous nous étions donc rencontrés bien avant qu'il soit mon professeur. Je rentrai chez lui avec Jean, les deux Américaines et un Américain; une des Américaines avait un oeil sur lui. Je devais faire vite. De verre en verre, j'eus envie de pisser et je m'éclipsai. Je n'avais pas fermé la porte

de la salle de bain; j'étais assise et il entra sans savoir que j'y étais. Il s'excusa mais me regarda alors que j'étais en train de vider ma vessie. Quand je me levai, il me mit la main entre les jambes en me complimentant sur ma fourrure bien fournie qu'il caressait doucement. Je l'embrassai et il me laissa relever mon pantalon pour rejoindre la compagnie.

L'heure vint de se mettre au lit; l'Américaine rendit les armes et se contenta de son Américain; Jean dut s'occuper de l'autre. Dans la chambre, j'étais déjà nue au lit, l'attendant. Il y eut quelques étincelles, mais au moment où il allait plonger en moi, la sonnerie du téléphone le fit déblander. C'était une femme. Je m'endormis; je relevais d'une grande maladie, que je cachais alors et qui m'avait coûté le col de l'utérus. Le lendemain matin, il m'entreprit; mais cette fois ce fut l'Américaine qui vint cogner à la porte pour lui dire qu'ils s'en allaient et pour le remercier. Il se sentit obligé de se lever pour faire l'hôte. C'était raté.

Je le revis quelques semaines plus tard au Saint-Sulpice, où j'étais avec ma co-locataire. Il nous invita chez lui, mais je refusai. Il partit. Quelques heures plus tard, j'allais sonner à sa porte, seule, pour me livrer à lui. Il faisait bien l'amour, mais ma maladie m'avait rendu craintive, peut-être frigide, même si je ne voulais pas me l'avouer. Il n'arrêtait pas de se pâmer sur la noirceur de mes poils, me

disait que j'avais des seins de statue, des tétins dignes de Marot. Nous fîmes l'amour quelque fois cette nuit-là et quelques fois après. Un jour, en mars, après une botte particulièrement réussie, je me rhabillai en vitesse et je ne voulus plus revenir.

Je revins pourtant, pour me servir de sa machine à écrire; pour récompense, je lui permis de me peloter la poitrine, pas plus. Un soir, aux environs de Noël, j'organisai un party chez moi et j'invitai beaucoup de mes anciens amants. Il en était mais s'intéressait à une certaine Lise, une camarade de théâtre. Il s'engueula avec un pseudo-philosophe et avec une vraie conne. À un certain moment, je l'aperçus se laisser entraîner par ma colocataire dans sa chambre; je les suivis et la vis enrouler ses jambes autour de sa taille et se jeter à son cou pour l'embrasser. D'un geste rapide, il descendit sa robe sous ses petites pommes et il les embrassa. J'intervins à temps... Tout le monde était sur le point de partir. J'avais l'embarras du choix. Je me laissai caresser les nénés par tous ceux qui partaient. Pour le punir, je le laissai partir lui aussi et m'abandonnai au dernier, celui qui me plaisait le moins.

Puis ma vie dégringola. Je voulus me tuer en me jetant sous le métro. Mon médecin me sauva et j'en tombai amoureuse. Tout tourna au plus mal. La misère me poursuivait. J'en perdis la tête.

XXVII

JOHANNE

Il s'est approché de moi; j'étais assise sur les marches de la Bibliothèque nationale. Je venais de quitter le Grand Café, où il m'avait vu donner une cigarette à un paumé. J'étais amoureuse de mon patron, qui ne l'était pas de moi; je venais du Bas du Fleuve. Nous sommes allées au Faubourg Saint-Denis, où j'ai beaucoup parlé de moi; il savait m'écouter. Il m'a dit me trouver belle. Lui n'était pas beau et ne me plaisait guère, mais il avait l'air de connaître les femmes; peut-être avait-il déjà plus de dix ans que moi. Nous avons bu; je me suis confiée.

J'ai brisé mon soulier en marchant avec lui dans la rue, nous en avons acheté une nouvelle paire à la pharmacie Jean Coutu près de là et sommes allés à son bar, le Robutel, rue Saint-Hubert; nous avons bu de la sangria. Il faisait beau, c'était le 1^{er} ou le 2 juillet; il m'a embrassée et j'ai eu tout à coup envie de lui. Nous sommes rentrés chez lui, très tard. Pendant qu'il était dans la salle de bain, je me suis déshabillée; je me sentais bien. Quand il est venu dans la chambre, il est tombé à genoux, la tête entre mes jambes, me murmurant des compliments sur mes seins et mon bas-ventre, ma

toison blonde et bouclée, très fournie. Il m'a prise sans me faire jouir. Toute la nuit, il m'a caressée, cajolée. Je ne savait pas faire l'amour, je pensais à mon patron; je devais m'en aller pour aider ma soeur à déménager. Le matin, il m'a demandé mon numéro de téléphone, que j'ai refusé de lui donner. Il m'a dit son nom pour que je cherche dans l'annuaire. J'ai promis de le rappeler; mais je ne l'ai jamais fait : il n'a jamais su que mon prénom.

XXVIII

CARMELLE

Il en entré avec sa veste de cuir, a commandé et s'est mis à parler avec Éléonore, la belle grande barmaid du Robutel. J'étais accoudée au bar et je me roulais une cigarette; nous étions les deux seuls clients : lundi était déjà devenu mardi depuis longtemps. Il s'est approché de moi sans grâce, m'a demandé mon nom et a déconné à propos de sa maîtresse d'école qui avait le même prénom; tout ça pour m'inviter à coucher. Quelle merde! Je l'ai envoyé promener.

Il se promenait souvent au Robutel et moi aussi, surtout les mercredis. Un de ces mercredis, je me suis approchée de lui; il était debout à une table, seul et buvait. Je lui ai carrément dit que j'étais maintenant prête à accepter sa proposition de l'autre soir. Il m'a caressé les fesses à travers mon pantalon de velours, m'a demandé si j'étais trempée; je l'étais et je le lui ai dit. Il a voulu savoir si j'avais beaucoup de poils entre les jambes; j'ai aussi répondu par l'affirmative. Il a voulu voir, insistait pour que nous allions aux toilettes; j'ai résisté. Il me tourmentait avec ses questions indiscrètes, secrètes, qui me faisait balancer d'un pied sur l'autre, sa main sur ma grosse cuisse; je l'attirais vers moi,

voulait me tirer avec lui au plus tôt. Il refusait. Une jeune femme, petite et blonde, est entrée, m'a jeté un regard furieux et jaloux; il a mis ses mains sur la table. Elle a dit quelques mots; ils sont partis sans moi.

XXIX

MARIE

Nous nous étions rencontrés par l'intermédiaire d'un de ses étudiants, Karl. Il ne s'intéressait pas à moi, jusqu'au jour où nous nous sommes revus au Grand Café; c'était l'hiver et il avait quelques problèmes avec Marielle. Il était accoudé au comptoir. Nous avons parlé de la pluie et du beau temps, plutôt de la pluie. Anne est passée et ils ont flirté, mais elle lui a dit qu'elle était du côté de Marielle et elle est partie. Nous sommes allés d'un bar à l'autre et j'ai commencé à l'entreprendre; il m'était sympathique et il me plaisait; je le lui ai dit. Quand est venue l'heure de partir, je me suis imposée; il m'a précisé que je pouvais venir chez lui, mais qu'il ne pourrait pas me faire l'amour, d'abord à cause de l'alcool, ensuite à cause de Marielle. J'ai tenté ma chance. Arrivés à son appartement, je l'ai collé au mur et je me suis collée à lui; je l'ai embrassé, il m'a entourée de ses bras et il a descendu ses mains sur mes fesses pour les serrer. J'ai détaché la ceinture de mon pantalon pour qu'il puisse entrer ses mains; il s'est bien rendu compte que je n'avais pas de slip; je lui ai fait savoir que je n'en portais jamais, que je ne portais pas de sous-vêtements : j'avais un petit derrière et un petit devant; j'étais mince et élancée. Il m'a dénudée et nous sommes allés dans le

lit; il m'a embrassé le pubis et il m'a murmuré que je sentais bon et que j'avais un bel écureuil, un beau castor. Il n'a longuement léché et sucé le clitoris. J'étais passive, lascive, en attendant davantage; je suis venue mais cela n'est pas venu. Nous avons dormi ensemble. Quand je me suis réveillée, j'ai pris ma douche; il m'a demandé de rester; l'alcool n'étant plus un obstacle, il pouvait maintenant me mettre, me la mettre bien au fond. Il était trop tard, j'avais un rendez-vous urgent; l'occasion ne s'est jamais reproduite.

XXX

MARIELLE

L'envers de la poésie

Pendant longtemps je le détestai à cause de ses activités et de son attitude; c'était un étudiant plus âgé que la moyenne et il en savait plus que tous : c'était aux professeurs qu'il se mesurait et ils le craignaient, surtout qu'il ne manquait pas de leadership et d'un certain charisme. Mon ami Michel et moi avons pris la relève lors de son départ en 1978. Au milieu de 1979, Nathalie partit pour la France; il travaillait à Saint-Hyacinthe. Un soir, je le revis au bar étudiant; il y avait plusieurs femmes en compétition; je me sentis dans une lutte, surtout avec Suzie et Gabie. Officiellement, je devais être alors avec Richard, qui m'aimait bien. On discutait ferme. J'étais habillée comme une pute cette fois-là; des bas en filet recouvraient très peu mes jambes et je m'étais décolletée; étant donné la petitesse de ma poitrine, je ne portais jamais de soutien-gorge.

Tout à coup, je fus pris d'une folle envie de lui et je lui embrassai et lui mordis l'oreille; c'était un geste sans équivoque. Je voyais bien que Suzie avait quelque priorité. Vers

la fin de la soirée, je la vis près de la sortie se pendre à son cou et se coller à lui comme une chatte en chaleur. Mais il partit avec moi. Nous parlâmes longtemps, de choses et d'autres, des femmes et des hommes; il en avait eu plusieurs dans ma vie, mais peu avaient compté : l'un m'avait battue, l'autre m'avait séquestrée, un troisième m'avait traitée comme un bébé et je me rasais partout pour lui. Il fut évidemment question de Nathalie, mon ultime rivale, qui se la coulait douce de l'autre côté de l'océan. Les choses finirent là où elles devaient finir : je me déshabillai et il fit de même; après quelques rapides préliminaires dans le salon, nous traversâmes dans la chambre. Un peu maladroitement, il me posséda longuement en me disant que j'avais les lèvres douces, la pelote douce; il ne me fit pas jouir mais j'étais autrement satisfaite. Il ne voulut pas dormir avec moi et il rentra à l'appartement laissé vide par Nathalie. Le lendemain matin, je lui téléphonai pour le rappeler auprès de moi: il ne pouvait pas, il avait seulement le temps d'un verre avant de prendre son train; Richard se joignit à nous au Blabla.

À son retour, Nathalie apprit notre infidélité et m'en voulut; il lui avait dit que je lui avais sauté dessus : il n'avait pas menti... Je le voyais très peu; lors de ces occasions, je ne manquais pas de lui faire des propositions, qu'il ignorait. Le 1^{er} mai 1982, le lendemain ou le surlendemain du rejet de sa thèse de doctorat, il y avait une fête chez moi et il y avait beaucoup de monde; il était venu avec Nathalie, qui

avait cependant rompu avec lui l'automne précédent, et avec le beau Gilles. Bertha et Murielle avaient trouvé le moyen de se montrer le cul. Lui avait bu comme un cochon et il avait dû aller se coucher un peu; Nathalie l'avait suivi et je l'avais vue le consoler comme une femme qu'elle était. Quand ils partirent, je lui caressai le dos, comme pour le griffer, par dessus sa chemise.

L'été de la même année, je m'amourachais de Roger, un écrivain à la mode, un poète à la gomme; nous vécûmes des moments inoubliables. Mais quand je revoyais l'autre, je me comportais comme une allumeuse, même en présence de Roger; il m'arriva de carrément lui mettre la main au sac, et encore plus lors d'une soirée chez une amie commune où il s'était défoncé d'une manière éhontée : Andrée venait de la laisser tomber pour Gilles. Peu après, Roger me quitta, ennuyé par mon comportement. J'en fus affectée, mais je me consolai tant bien que mal. Un jour d'automne, l'autre rappliqua; il téléphonait, sous prétexte de parler à notre ami Michel, qui était à ce moment-là chez moi; j'en profitai pour me faire inviter aussi. Nous étions allés dans un bar de la rue Saint-Denis; Michel et lui avaient beaucoup parlé; je lui avais fait du pied. Ce fut le début de notre liaison. Nous commençames à nous voir régulièrement, deux ou trois fois par semaine, généralement à La Cour puis chez lui ou chez moi.

Je savais qu'il voyait d'autres femmes, qu'il lui arrivait de me voir entre deux autres femmes; je voyais aussi d'autres hommes, comme Jules et ce garçon de La Cour ou comme son ami Pierre. Les hommes circulaient de l'une à l'autre. Il y avait Bertha qui aimait me photographier dans des positions lubriques ou Murielle, avec sa grosse touffe, à qui j'aimais enfoncer un vibrateur dans le con en lui étirant les tétines qu'elle avait très grosses pour d'aussi petite seins que les miens et d'autre encore que j'aimais soumettre, dominer et frustrer. La compétition était forte; mais elle l'était encore davantage du côté de la théorie, de l'alcool, de la coke et de ses amis. Il me fallait toujours le rejoindre dans un bar; souvent il n'était pas seul; il me fallait m'imposer, triompher. Un soir, au Robutel, je dépassai les bornes; il résistait, m'offrait à Gilles; je montai sur lui, déboutonnai mon chemisier et lui enfonçai un de mes petite tétons dans la bouche; il téta et rendit les armes.

Avec mon cul, j'éliminais les rivales les unes après les autres. Il ne comprenait pas comment j'arrivais à le faire jouir autant, aussi fort et aussi souvent. Une courte nuit, chez mon ami Marcel à Québec, je lui fis rendre l'âme à quatre reprises : la première fois, dans mon trou; la deuxième fois, dans ma bouche; la troisième, dans ma main; la quatrième, à nouveau dans mon trou. Je lui permettais tout, sauf de me sodomiser, car cela me faisait pleurer. Il aimait que je le suce

en lui faisant arquer le dos; je n'avalais point son jus; je le laissais couler le long de sa barre avant de m'en mettre plein le visage : ça le troublait. Sans avoir de gros seins et une grosse touffe, sans avoir un beau cul, j'avais un bon cul! J'étais la meilleure! la plus cochonne! la plus salope!

À l'automne 1983, congédié, sans argent, il vint habiter avec moi; ce fut l'occasion d'une rupture avec mon père. Je publiai mon premier livre et lui, ses trois premiers, l'année suivante. Il continuait de boire avec ses amis; il lui arrivait de découcher; il me fallait parfois aller le chercher de bar en bar; je le grondais; le lendemain, il disait qu'il m'aimait et me faisait l'amour. Après une cuite, il n'avait qu'une idée en tête : le sexe; il était en état de désir, il avait de ces états de désir! Il me réveillait en me prenant par derrière, avant de me retourner et de me posséder encore, me demandant de me pincer le bout des tétons; je finissais par me toucher le clito en lui disant que c'était son os qui me faisait jouir; il ne me croyait pas. Il devenait de plus en plus exigeant, de plus en plus difficile à satisfaire. Il me faisait acheter des slips cochons, me plantait des objets dans la pantoufle et me photographiait ainsi; il disait qu'il allait me vendre : ça, ça m'excitait. Mais surtout, il fallait que je lui raconte mes histoires de petite fille, mon dépuçelage, mes branlettes, mes bonnes bottes; il appréciait particulièrement mes écarts lesbiens, mes masturbations avec des légumes et une aventure qui m'était arrivé

dans le parc, en face de la maison : un homme que j'y avais rencontré m'avait planté sa queue d'un pied pendant que j'étais étendue sur les marches de l'escalier intérieur. Moi, je n'acceptais pas qu'il me parle de ses histoires; parfois, il m'obligeait à en entendre pendant qu'il me travaillait les entrailles avec son poignard.

Vint l'été 1985; je partis pour l'Allemagne où je le trompai avec K.; je trouvai pourtant le moyen de lui envoyer une photo où je m'enfonçais une bouteille de Coca-Cola dans la crevasse et de l'argent; il m'écrivait des lettres immondes, immondément cochonnes, où il me racontait à quoi il pensait quand il se crossait et comment il le faisait. À mon retour, il me pardonna et je le rejoignis à Frederiction. Nous devions être séparés régulièrement; quand je revenais, il me fourrait d'autant plus passionnément. Mais nous nous querellions de plus en plus souvent, surtout parce que je n'aimais pas ses livres ou parce que j'étais maladivement jalouse. Je le voyais bien reluquer les filles et flirter avec les serveuses des bars où il m'entraînait. Nous fréquentions alors surtout le Lord Beaverbrook, un repère de politiciens et de fonctionnaires; nous y avons rencontré Rino, qui écrivait les discours du Premier ministre et qui s'était entiché de mon homme, voulait toujours former un trio; ils se saoulaient seulement ensemble, de plus en plus souvent lorsque vint le temps de quitter le Nouveau-Brunswick pour le Cap Breton.

Là-bas, tout alla bien jusqu'à l'automne, mais je ne pus tenir le coup au-delà et je revins à Montréal où étaient la plus grande partie de mes amis, filles et gars. C'était le début de la fin. Je retournai le voir en novembre; il m'emmena à la forteresse de Louisbourg et il m'y posséda d'une manière spécialement excitante, me travaillant avec son marteau-piqueur. Ce qu'il aimait le plus à l'époque, c'étaient deux choses : que je mette mes jambes sur ses épaules et qu'il m'enfonce son arme jusqu'à la garde; ou il se mettait debout, je m'assois derrière lui, lui attrapais le ressort et le ramena le plus possible vers le bas en lui léchant le sac et le trou du cul, il déchargeait alors sur moi en rugissant à se fendre l'âme. Je retournai de moins en moins souvent là-bas; quand il venait à Montréal, c'était l'orgie à deux et la beuverie à plusieurs. Il me prenait, se servait de moi; je m'abandonnais à lui, de plus en plus soumise.

Cela dura deux années avec l'épisode d'un voyage en France à l'été 1987. Nous nous entendions de moins en moins. Je ne savais plus comment le satisfaire, lui faire comprendre ou accepter l'impossible du rapport sexuel, la castration contre laquelle il croyait pouvoir se prémunir en vérifiant le terrain avec un objet ou sa main avant de glisser son organe... À Marseille, nous étions allés sur une plage de nudistes; un homme était venu s'étendre en face de moi, en érection; j'en avais été particulièrement troublée; en rentrant à l'appartement que l'on

nous avais gentiment prêté, il m'avait enlevé ma petite culotte et m'avait prise sous un porche. À Strasbourg, il me fallait être toujours disponible; il aimait que j'en redemande, me reprochant toujours de ne jamais prendre l'initiative. Ailleurs, il me posséda à l'ombre des bottes de foin. L'été 1988 fut lamentable; je le fuyais. Une des dernières tentatives de le combler a été de l'emmener dans un club de naturistes; le soir il m'a couverte et pénétrée en me parlant des touffes des autres femmes et des fentes qu'il avait aperçues entre les lèvres rasées. Au retour du restaurant, je m'étais dénudée pendant qu'il conduisait et il me branlait, comme il l'avait fait un jour à Ottawa. Il stoppa la voiture et je sortis, nue; il fit comme si j'étais une prostituée; j'étais saoule mais consentante. Une autre nuit, une des dernières fois, je me suis planté une grosse bougie entre les jambes pour l'émoustiller pendant qu'il faisait semblant de me surprendre en train de me fouiller la fissure; il sortait alors sa queue, habillé, faisait comme si je ne le voyais pas; mon regard en chavirait et je m'achevais en tirant la langue, rougie du visage à la taille. Il me reprochait d'avoir à se masturber, parce que je ne lui en donnais pas assez, parce que je ne confondais plus l'amour et le sexe.

Il était devenu insupportable. Il allait chez les femmes, chez les danseuses, partageait de la cocaïne avec elles; il était à l'affût des bouts de peau, des nombrils, des poils. J'acceptai un poste à Rimouski; on l'invita à Toronto. Nous

allions de déchirure en déchirure; nos dernières bottes furent désespérées. Je le trompai avec un homme en noir; il voulut rompre; je lui écrivais des lettres cochonnes comme autrefois et il recommença à m'en écrire : cela aurait pu donner un livre... À Noël, ce fut infernal; il partit en disant que c'était fini; je me consolai. Nous nous étions pourtant entendus pour réévaluer notre situation en avril. Entre-temps, je rencontrai mon futur mari ; le 14 février 1989, tout était terminé avec l'autre. Son père mourut. J'allais bientôt être enceinte d'un éjaculateur précoce. J'avais réglé deux problèmes, mais après mon accouchement, je frisai le divorce. Je ne fus pas plus heureuse après que pendant cette trop longue aventure; j'en conclus au sadomasochisme, n'arrivant pas vraiment à distribuer les rôles... Ma sagesse a été une autre grossesse.

XXXI

ANNE

Le revers de la poésie

C'était l'ami de Pierre, que j'avais rencontré le 29 février 1980, le jour où les représentants de la "nouvelle écriture" avaient prétendu échapper à l'institution littéraire. En 1981-1982, s'était formé un sorte de groupe ou de bande, pas un parti mais une partie ou un party; Pierre en faisait partie et son ami en était en quelque sorte le leader. L'activité de la bande consistait surtout à penser, lire, à discourir, à intervenir par la parole et l'écriture à toutes les tribunes qui se présentaient, et à boire... La première fois que nous avons eu un contact plus intime, c'est lors d'un voyage d'Andrée à Rimouski. Nous l'avions rencontré au Grand Café; il était très déprimé par l'absence de sa belle et par ses démêlés avec son université. Nous étions allés chez lui pour le consoler. Il ne s'était pas passé grand chose : Pierre m'avait grimpée pendant qu'il me pelotait en se branlant; il n'avait même pas joui, n'ayant pas l'âme à l'ouvrage. Il avait fini sur le balcon, sous la pluie...

Les choses se gâtaient; j'avais commencé à me faire fourrer par la bande; faute de l'avoir toute ensemble, j'y allais morceau par morceau, l'un après l'autre : Pierre le tolérait, l'encourageait parfois. J'étais leur pute; mais lui, résistait encore et je résistais toujours à Georges. Puis Andrée l'a abandonné pour Gilles; il en a été terrassé et il buvait plus que jamais. Nous avons dû le consoler à nouveau, chez nous cette fois, avec des résultats semblables à la première fois. Un soir, au Grand Café, Pierre m'avait manifestement offerte à lui; il a répondu qu'il ne pouvait pas accepter et il est parti. Deux heures plus tard, je sonnais à sa porte, rue Montcalm; il a ouvert et je suis montée; je lui ai dit que s'il ne voulait pas de moi, Pierre m'attendait toujours dans la voiture. Il résistait encore. Il n'avait sur lui qu'un pantalon de toile et je voyais bien que sa racine était allongée. Nous sommes allés nous asseoir pour parlementer. Il m'a dit qu'il avait passionnément envie de moi, que cela était pour le moins évident en s'empoignant le morceau pour me le montrer, mais qu'il ne pouvait pas faire cela à Pierre. Je lui ai dit que Pierre était d'accord, que cela l'excitait, qu'il partirait dans cinq minutes et qu'il me prendrait le lendemain matin.

Nous sommes allés au lit; j'ai gardé mon chandail, car j'avais honte de lui exposer mes deux grosses mamelles déformées par la tétée de mes deux jeunes enfants; il n'était pas d'accord, mais il m'a laissé faire en me les pétrissant. Je l'embrassais

comme une folle pendant qu'il me travaillait l'entre-jambes. Je n'avais guère besoin de préliminaires et lui non plus : il est monté sur moi et m'a enfilée brutalement. Je coulais comme une source; il n'avait jamais vu cela. De temps à autre, il sortait pour que je goûte ma mouille. Il ne débandait plus, à l'écoute de mes histoires de cul; j'en avais eu des centaines. Je lui ai parlé de l'époque où je faisais la pute sans être payée : je dénichais un mâle, je montais à ma chambre, rue Saint-Denis, je descendais mon pantalon et me faisait défoncer le con par en arrière; c'est tout ce que je voulais, c'est tout ce que j'aimais. Nous avons fini par jouir comme des amants, voire comme des amoureux passionnés. Il y avait un danger de passion entre nous. Le lit était trempé. J'ai téléphoné à Pierre; c'était l'aube, il est venu me chercher pour jouir de moi à son tour.

Un jour, j'errais dans les rues à sa recherche, de bar en bar, pour enfin l'apercevoir à la terrasse du Bistro Saint-Denis; il me manquait jusqu'aux entrailles, comme je l'avais écrit dans un texte, où je parlais de mon bouton comme d'un petit, comme d'un nain à satisfaire. Nous avons fini chez lui, dans la même fureur; j'étais une furie. Je devenais folle. Habituellement, je ne lui téléphonais pas, laissant nos rencontres au hasard; il ne téléphonait jamais, sauf à Pierre. N'en pouvant plus, je lui ai téléphoné pour lui dire que j'avais un singe derrière la nuque et qu'il fallait qu'il m'en débarrasse; il a dit qu'il voulait bien, mais qu'il y avait déjà

une femme chez lui; je pouvais m'en accommoder. Arrivée chez lui, elle n'a pas voulu s'occuper de moi; il l'a mise à la porte et il a pris la place du singe.

Ma vie se précipitait, je perdais les pédales : Pierre m'avait quitté parce que je lui préférais le reste de la bande; quand au chef, Marielle lui avait mis le grappin dessus et je ne voulais pas la trahir. Il m'est seulement arrivé, à la sortie du Robutel, où il lui venait parfois l'envie de réunir ses femmes, de le branler et de le sucer sous un escalier. Nous étions passés à côté de la passion qui nous avait seulement effleurés comme un vent de folie ou un éclair de génie. Puis, d'un Italien à l'autre, je tombai de plus en plus bas. Lui, je l'ai revu un soir au Minuit et je l'ai ignoré, regardé de haut. Il était encore plus paumé que moi.

XXXII

BERTHA

J'aimais Marielle, mais je ne savais pas aimer. J'étais un bébé sans parole, gauche, gaffeuse, malpolie, imbaisable. Pourtant, je n'étais pas si mal foutue, surtout côté corps, cul; loin de là. Je n'étais pas belle cependant. Peut-être avais-je un peu la stratégie de la poubelle, garçon manqué, de m'enlaidir pour être reconnue quand même, différente, côté vêtements par exemple. Mais que de bavardages sur ma petite personne!

Lui, pourtant pas beau du tout, était le héros de ces belles; des connes je crois, de fausses héroïnes, ces Maryanne! Marielle était assez conne ou assez belle pour l'aimer, ce macho qui voulait écrire les romans de Malcolm Lowry mais qui ne comprenait pas qu'il n'aurait pas pu écrire ces romans tout en étant aussi macho... Élémentaire, quelle simple leçon!

Que de fois j'ai vu leurs fesses, à lui et à elle! Quelles rondes fesses! Que de fois je leur ai exposé les miennes pour apprendre ce qui l'attirait, lui, le cochon!, c'était le nombre de poils de ma touffe, dont je lui avais parlé en long et en large, en compagnie de Murielle, qui prétendait - la garce! la salope! - en avoir plus que moi; tout cela pour finir toutes

les deux imbaisées.

J'aimais les femmes mais je n'étais pas vraiment lesbienne : on appelle cela être hystérique, l'envers, le négatif de la putain, de la nymphomane; je couchais peu avec elles, et encore moins avec les hommes, sauf avec Roger, un ridicule. À me croire de plus en plus imbaisable! Marielle me faisait souffrir, par son mépris, son dédain, son assurance de femme bien baisée, par lui. Un soir de débandade, nous étions au Robutel, Marielle et moi, un dimanche sans doute, un de ces dimanches de cafard qu'il avait définis quelque part et comme j'en ai parlé dans mes textes (qui n'ont jamais fait un vrai roman et ont "foiré" dans une sorte de bande dessinée). Dimanche pour badauds, de ceux qui ont, eux, le sens de l'humour faute d'avoir le sens de l'amour - comme moi. Eh! oui, nous étions au Robutel, rue Saint-Hubert, Montréal, Québec, Canada, Amérique du Nord et Terre! Et je pleurais, ou ai-je pleuré quand il est arrivé, gros Jean comme devant? Pourtant, c'est lui qui m'a consolée, cajolée; c'est lui qui a reproché à Marielle de me faire souffrir d'amour, de désir. Jean-Marc est arrivé avec sa fausse bonne humeur et sa poudre au nez pour nous remonter le front. À la fermeture, ce gentil narcomane maniaco-dépressif n'a pu qu'insister pour nous ramener à bon port - chez Marielle s'entend.

Cela ne menait nulle part et j'étais la seule à m'en apercevoir, d'après l'appel de mon entre-jambes. Marielle et lui

se sont couchés et touchés; je leur ai fait, comme à l'habitude, mon petit show de cul, de fesses et de poils; ils se sont endormis. Jean-Marc n'était pas dans la même chambre que nous. Au matin, comme à l'habitude, je me suis satisfaite, doucement, lentement, silencieusement; je le savais éveillé, à l'affût. Tigre des savanes. Tout s'est enchaîné. Marielle s'est occupé de moi et il s'est occupé de Marielle, puis un peu de moi, pas beaucoup : il m'a léchée et pincé les tétins, je n'ai pas aimé; il n'a pas eu le temps de me fourrer : il avait disait-il un rendez-vous politique, rien de moins... Quand il a pris sa douche, j'y étais, devant le miroir; sa quéquette, de n'avoir pas dégorgé, était encore longue, comme celle d'un étalon battu, abattu, vaincu. Il a vu que je le regardais, en silence, il aurait pu me prendre, aurait-il dû... Jean-Marc, après son départ - Marielle s'en est vanté glorieusement -, s'est occupé d'elle comme un étalon vainqueur.

Que de fois encore, mes fesses et ses fesses ou sa branche, mais Marielle entre nous ou pour nous. Je lui ai dédié un texte un jour; mais pour la galerie, j'ai maquillé ses fesses, sa tige en brosse à dents. Je me brosse souvent les dents et longuement. C'est publié quelque part, à l'époque où l'on déconnait gros et ferme, dur, à l'époque où l'on n'avait pas compris la règle du cul! Quelle ânerie! quelle connerie! comme disait feu Léo Ferré.

XXXIII

LOUISON

Quand il venait chez Daniel et moi, avec Marielle, il picolait dur; mes enfants en étaient plutôt scandalisés et ne l'aimaient pas. Il s'en foutait royalement, cherchait à les provoquer. Un soir où moi aussi j'avais trop bu - mais qu'est-ce que cela peut bien vouloir dire? -, je l'embrassai comme une amoureuse devant mon mari, qui m'avait naguère trompée, et devant Marielle. Je n'en revenais pas d'avoir été cocue comme un mari et de ne pas avoir réagi. Marielle m'avait pourtant offert d'au moins contempler l'organe érigé de son type, mais j'avais refusé, comme une religieuse en face du corps décharné du Christ.

Il nous arrivait de coucher dans le même lit. Avec Marielle que je caressais parfois, furtivement, dans son sommeil, comme un livre écrit en commun, entre nous... Un soir où elle avait bu un peu trop, elle s'était endormie comme une enfant, je sentis une main sur ma légère poitrine, insistante, nerveuse, moite, excitante, qui me fit gémir. J'avais peur de la réveiller; cette main insistait encore, mais finit pas se lasser, s'endormir. Pendant le voyage de Marielle en Allemagne, il arriva que cette main me caresse les fesses, au vu de mes enfants; il me fallut lui dire que j'appréciais.

Puis, il y eut cette soirée à Frederiction, où Marielle avait outrepassé la dose permise et avait dû s'étendre, s'enfermer dans sa chambre pour dormir. Il me mit au lit; il était nu de la taille aux pieds; sa liane pendait, allongée vers moi. Il m'embrassa; je résistai évidemment, mais cette main, cette prothèse apparemment intelligente qui m'empoigna le sein gauche me fit gémir. Pourtant, je me débattais, le fit battre en retraite. Pendant la nuit, il revint s'assurer de mon état parce que je pleurais, il avait l'appendice toujours aussi évident. Il essaya de réveiller Marielle pour qu'elle s'occupe de moi mais sans succès. Rien n'arriva, rien ne se passa. Le lendemain il m'accompagna à l'aéroport; nous fîmes les imbéciles, ne disant rien, faisant semblant, impuissants. Je sais que nous sommes passés à côté d'une vraie bonne baise!

XXXIV

ANNE-MARIE

Nous nous étions rencontrés par un froid terrible pour aller au cinéma; il était avec Marielle, j'étais avec Caroline. Je l'avais trouvé sans grand intérêt; comme Caroline, je m'intéressais à Marielle. Après le film, Marielle et lui m'avaient raccompagnée en voiture; il parlait : des bulles, mais il semblait s'intéresser à moi, me posait des questions théoriques. Je le revis, après une représentation de la pièce de théâtre de Marielle, dans un bar près du parc Lafontaine. Nous parlâmes, de choses et d'autres; il me dit que j'avais une belle voix.

Lors d'un atelier d'écriture où il y avait beaucoup de femmes du même prénom que Marielle, il avait joué son rôle d'homme de la maison; je voulais faire mieux que lui, fis l'homme. Une fois, j'arrivai un jour à l'avance à un rendez-vous avec Marielle; il me proposa de m'inviter à souper; Marielle cuisina, nous fîmes la vaisselle en parlant de la passion. Puis, il y eut cette soirée chez un copain commun; il était venu seul. Il y avait beaucoup de monde. Je cherchai un coin plus tranquille; il me suivit. Je parlai des hommes et des femmes qui me courtoisaient, que je courtoisais; je lui demandai s'il me

trouvait belle. Il acquiesça, sourit et partit. Il y eut d'autres rencontres semblables.

Vint le voyage de Marielle en Allemagne, après le lancement de son deuxième livre, auquel j'assistai. Il y était, encaissant, en retrait. Je lui demandai un rendez-vous, pour parler de la ponctuation de mes textes. Il accepta. Le temps passait; je lui postai un écrit, qu'il lut, évalua, salua, me dit que je n'avais pas besoin de conseils. C'était en juin 1985. Je lui arrachai un rendez-vous aux Timénées. Paroles et paroles; je m'impatientais. Je le forçai à me parler de ma voix, voire de ma voie, à me dire qu'il la trouvait belle et qu'il me trouvait belle, qu'il me désirait. Il voulait que je parte, à cause de Marielle; je refusai. Il me toucha la joue de sa main, que j'embrassai; j'avais les larmes aux yeux - et ailleurs - de désir. Je dus m'en aller, car il me l'ordonna.

Le lendemain, je lui envoyai une carte postale en noir et blanc, noir sur blanc, pour lui dire, sans signer, que je l'aimais peut-être et que je le guetterais dans le parc en face de chez lui. Par le retour du courrier, je reçus une lettre où il me parlait de sexe, du jour où il avait aperçu les poils de mon aisselle droite; il y décrivait son sexe comme un i, que je devrais ponctuer du point d'exclamation, de la pointe de ma langue pour qu'il m'inonde. C'en était trop : cette lettre, je la piétinai toute une journée avant de lui téléphoner pour lui

donner rendez-vous chez Pitt. J'arrivai très en retard, avais hésité à venir; il m'embrassa, me tâtant déjà la poitrine. Je lui dis que j'avais eu mal toute la journée, mal au vagin. Il voulait voir mes seins. Il m'entraîna dans les toilettes, défit mon corsage, me soupesa le poitrail, le pelota, me dit qu'il le trouvait plus gros sans mes vêtements. Il me tэта, détacha sa ceinture, sorti sa verge à moitié raide. Je m'agenouillai pour la lécher. Il me releva et nous retournâmes à notre table.

Paroles et pelotage. Nous n'avions presque plus d'argent et il n'était pas possible d'aller chez lui ou chez moi; nulle part où aller sauf dehors. Longeant les murs, nous nous arrêtions au moindre recoin pour nous embrasser et nous caresser. L'occasion venue, il baissa mon slip et me masturba : j'étais inondée et je pleurais; je me tordais de plaisir, de désir; lui tremblait des pieds à la tête. Prêt à me prendre, nous fûmes débusqués par un habitant du quartier; il nous fallut nous éloigner. Il me donna le reste de son argent, héla un taxi, m'y fit asseoir, referma la portière et m'abandonna. J'étais enragée, en rage et en pleurs.

Peu après, un jour où je venais de coucher avec une femme qui m'aimait et dont j'avais encore l'odeur et la liqueur sur moi, je téléphonai encore à ce salaud pour le lui dire, pour l'exciter ou autre chose. Il me répondit que je perdais mon âme et que j'avais besoin ou que je cherchais un maître. Je voulais

que ce soit lui; il en profita pour me demander si je voulais coucher avec cette femme devant lui. Je lui répliquai qu'elle ne voudrait pas, qu'elle m'aimait et qu'elle n'aimait que les femmes. Puis - ou est-ce avant? - il vint chez moi; rien ne se passa : ce fut seulement intellectuel.

Pourtant, il y eut bien ce 4 juillet 1985. Est-ce que cela vint de lui ou de moi? Nous avions rendez-vous. C'était chez Thursday's; je me rendis chez Friday's. Entre-temps, il avait téléphoné chez moi : mon co-locataire, mon ex, servit d'intermédiaire; je rappelai à mon tour avant de me précipiter vers le bar lien; il était venu à ma rencontre, dans la foule; sur le trottoir, nous nous embrassâmes comme des fous, amoureux, furieux. Je lui dis que je l'aimais, je crois. Il avait de l'argent cette fois, je ne sais d'où. Nous allâmes de bar en bar; je bus du scotch. Puis nous cherchâmes un hôtel; il n'y en avait pas, à cause d'un quelconque mais important congrès. Nous nous pelotions à l'improviste, à l'ombre des escaliers. Nous avons marché d'ouest en est pour nous retrouver au terminus d'autobus; il proposa d'essayer un dernier hôtel : le Holiday Inn, Place Dupuis. La chance nous sourit.

Dans l'ascenseur, il m'embrassait, me dévorait déjà. Arrivés à la chambre, au sommet de l'hôtel, j'avais envie de pisser et je m'exécutai, sa main entre mes cuisses. Il me dit que je sentais bon et il me complimenta sur ma toison, très crépue.

Il me déshabilla trop rapidement devant le miroir et me fit coucher sur l'un des deux lits. Il voulait que je me touche en lui parlant des autres femmes, de mes aventures, de mon dépucelage, de mes histoires de petite fille en Abitibi. Pendant ce temps, il se mesurait le clou. Il finit par venir s'agenouiller entre mes jambes pour m'honorer de sa langue et me ponctuer le bouton. Puis il me défonça brutalement, me disant qu'il n'en pouvait plus de se retenir et d'attendre, qu'il attendait depuis le premier soir au cinéma, depuis l'aisselle, depuis la vaisselle, depuis toujours. Il me fit beaucoup jouir mais il me fit mal, sans lui-même dégorger et sans cesser de parler.

Il débandait et rebandait pour me reprendre aussitôt, aussi brutalement. J'avais mal, je ne pourrais plus marcher le lendemain; mon copain allait se douter de quelque chose. Je finis par résister à ses assauts et par me refuser; il se mit à boudier et à se branler. Jamais un homme ne s'était masturbé devant moi; j'aimais. Je lui dit que j'avais rarement vu une aussi grosse queue que la sienne. Il voulu me reprendre mais j'avais trop mal; il me reprocha ma résistance et finit par exploser sur mon ventre velu en criant comme un damné, tellement que j'en eus la frousse... C'était déjà le matin; nous n'avions pas dormi. Nous avions faim. Après le déjeuner, il ne me restait de l'argent que pour mon ticket d'autobus et lui, n'ayant plus rien, devrait rentrer à pied. Il me quitta en me disant qu'il partait quatre

jours plus tard pour Fredericton; je lui avouai que je partais, moi, pour l'Italie avec mon copain qui m'aimait. Il ajouta que si nous ne nous étions pas revus, il m'aurait envoyé une photo de sa pine, photo qu'il avait préparé pour me la dédicacer. Il conclut en me demandant de ne pas le regarder partir; je lui obéis.

Un an plus tard, il me téléphona pour me demander si j'avais pensé à lui; je lui rétorquai que non, avant d'avouer mon mensonge. Nous nous revîmes parfois, par hasard des lancements; mais ça n'alla nulle part. Je ne voulais plus être son élève dans ses classes de ponctuation; j'avais un enfant, une fille, et je publiais à mon tour, comme lui et comme Marielle. La dernière fois, il y a quelques années, au Pastel, il m'a embrassée amoureusement, tristement, en passant sa main entre mes cuisses, d'une manière inédite, en m'attrapant les fesses et en me répétant qu'un homme - un vrai - cherchait un femme - une vraie (autant trouver une femme qui serait un homme ou un homme qui serait une femme). Je fus troublée, mais je rentrai chez moi, seule, au volant de la voiture du père de ma fille.

XXXV

NORMA

Quand je suis entrée dans le wagon-restaurant, nos regards se sont croisés, subitement, rapidement; il buvait, je passais. De retour à mon siège, un vieil homme était assis à côté de moi, une vieille femme à côté de lui : le vieux couple était séparé par le hasard de la vente des billets. Je ne sais trop comment, les deux vieillards se sont retrouvés ensemble et il s'est retrouvé à côté de moi. Nous nous sommes reconnus sans rien dire. Les lumières se sont éteintes; sous nos couvertures, sa main a cherché ma cuisse, qui l'espérait. Je l'ai embrassé follement; il s'est mis à me peloter furieusement. Je n'avais pas de brassière; il me disait que j'avais les plus gros tétons qu'il avait jamais vus, eus, en me mordant et me pinçant les tétines. Je gémissais en silence ou presque. Sa main s'enfonçait dans ma chair vaginale; j'étais toute mouillée. J'ai détaché sa ceinture, descendu sa fermeture-éclair et attrapé son manche, qui était gros et très dur; je l'ai branlé férocement, brutalement; il me disait des cochonneries dans ma langue, me faisait des choses avec sa langue. J'ai eu envie qu'il me fourre, l'ai invité à venir aux chiottes, puisque nous étions nulle part, entre deux provinces, entre deux pays...

Les lumières se sont allumées, la police de frontière est entrée; on l'a interrogé et on est revenu à la charge pour le réveiller, lui couché sur le plancher. Il avait l'air suspect. Au matin, il a failli ne pas descendre à Frederiction : on l'avait oublié. À Halifax, mon conjoint et mon enfant m'attendaient.

XXXVI

MONIQUE

Je l'ai aperçu sur la rue au bord d'une terrasse, j'ai tout de suite vu qu'il n'était pas de Frederiction; je l'ai suivi et me suis assise avec Annette, à une table pas trop loin de la sienne; la terrasse était ensoleillée. Il lisait le journal en buvant de la bière. Je parlais avec mon amie, d'autres se sont joints à nous. Annette l'a invité à notre table. Il arrivait du Québec pour venir enseigner à l'université et il avait publié quelques livres, venait d'en finir un et en était un peu affecté. Quelqu'un devait le rejoindre bientôt. La nuit tombée, nous sommes tous allés au Chestnut; Annette a rencontré un Sud-Africain, à l'anglais incompréhensible, mais ils se comprenaient. Moi l'Acadienne, je m'occupais du Québécois. Il parlait d'une manière vraiment très crue, disait tout ce qu'il pensait et ça pensait dur. Il nous fallut partir; il n'avait pas encore loué d'appartement et ne voulait pas m'inviter dans la chambre qu'il avait trouvée pour quelques jours. Je venais d'acheter une maison encore inhabitable; mais nous y sommes allés. Il n'y avait même pas d'électricité et de meubles. Nous nous sommes embrassés et pelotés. Je me suis étendue sur le plancher; il a descendu ma jupe et mes bas; je lui ai dit que j'étais menstruée; il a plongé sa tête entre mes jambes et m'a dévorée. Je jouissais en hurlant

et en lui tirant les cheveux; il grognait. Il ne m'a pas prise.

Quelques jours plus tard, j'avais trouvé le moyen de lui donner rendez-vous, mais je n'ai pu venir que très en retard. Il m'avait attendue. Après quelques verres rapides, je l'ai raccompagné à sa chambre ; dans la voiture, il m'a dit que celle qui allait la rejoindre la semaine suivante et qui était alors en Allemagne s'appelait Marielle, qu'il ne pouvait donc se passer quelque chose entre nous. J'ai insisté : une seule fois me suffirait; je l'ai prié; il a flanché et nous sommes montés à cette chambre interdite. Il y avait deux petits lits. Je me suis couchée sur l'un et il a commencé à me déshabiller; il a sorti sa queue de sa braguette et me l'a mise dans la bouche; il me disait que cette fois il allait me la fourrer dans la pelote. Cela m'excitait au plus haut point; je m'impatientais, je languissais. Enfin, il m'a défoncée et j'ai joui presque aussitôt. C'était loin d'être fini! Il m'a demandé de lui raconter mes histoires de cul les plus cochonnes. Je lui ai dit que j'avais eu des amants à la pelle, mais que mon histoire avec le dernier avait mal tourné : il avait abusé de moi, m'avait tourmenté avec sa très grosse banane, m'avait fait coucher avec ses amis, m'avait séquestrée, m'avait torturée avec son argent, m'avait aimée; je l'aimais encore. Pendant tout ce temps-là, il n'arrêtait pas de me pistonner et d'en remettre pour me faire venir; il m'a baisée ainsi toute la nuit sans même me donner sa substance. Le matin venu, il m'a demandé de m'en aller; je lui

ai fait remarquer qu'il avait oublié quelque chose, que cela me manquait. Il a refusé, prétextant qu'il était trop tard.

Quelques semaines plus tard, je l'ai aperçu dans un bar avec celle qui devait être Marielle et je me suis enfuie; il m'avait vue, lorgnée. Je suis allé le voir à son bureau pour lui dire que j'avais emménagé avec ma soeur dans ma nouvelle maison. Il s'est assis sur son pupitre et il a sorti son boudin blanc que je me suis empressée d'avalier, pendant qu'il me plantait un tube dentifrice dans la ventouse. Parce que je gémissais trop, il m'a fait taire; je devais partir. Un jour, dans mon courrier, il y avait une lettre de lui avec une photo polaroid de sa grosse saucisse pointée vers le plafond; la semaine suivante, le même saucisson sous un autre angle. J'en avais mis une sous mon oreiller et je gardais l'autre dans mon sac à main; je les regardais de temps à autre en me travaillant la motte.

À chaque fois que Marielle partait pour Montréal, il me téléphonait; je le rejoignais dans un bar louche, nue sous ma jupe; il en profitait pour vérifier que je mouillais toujours pour lui. Une fois, il m'a entraînée dans les toilettes pour me téter et me mordre les mamelons; parfois, c'était dans un parc ou un stationnement où il m'embrassait de manière possessive. Il me demandait des nouvelles d'Annette, qu'il aurait bien voulu s'envoyer. Un soir, je l'ai ramené à la maison et nous sommes montés à ma chambre; dans la chambre d'à côté dormait ma soeur.

Il m'a dévêtue, mangée et mordue; lorsqu'il m'a mis un doigt dans le cul, j'ai crié comme une folle; ma soeur s'est réveillée et a rouspété : il est parti, penaud. À chaque fois que nous nous sommes revus, il est toujours arrivé quelque chose de débile; il était écrit dans le ciel que ce damné mec ne me donnerait jamais son sacré lait, son saint chrême, sa liqueur d'amour. Comme je l'aurais aimé pourtant!

J'ai quitté la province pour l'Alberta et pour un homme. Des années plus tard, ma soeur m'a fait parvenir une lettre de l'autre, où il disait être libre et vouloir tenter quelque chose avec moi. Je lui ai téléphoné pour lui répondre qu'il était trop tard, que trop d'eau était coulée sous les ponts, mais que j'avais été follement amoureuse de lui.

XXXVII

MARIE-CLAUDE

Marielle et moi devions figurer dans un film de mon frère. Je m'étais donc rendue chez elle la veille; j'avais fait la connaissance de son conjoint, qui était dans une très mauvaise période apparemment; il se disait terrassé par l'affreuse affaire Farias contre Heidegger; c'était l'été 1988 et il devait se retrouver à Toronto en septembre. Marielle, Richard, lui et moi sommes donc allés aux Timénées. Il buvait beaucoup ce soir-là et n'arrêtait pas de parler nerveusement... Il voulait de la coke : Richard s'est débrouillé pour en trouver. J'ai bu moi aussi, contrairement à mes habitudes. Richard venait de partir; Marielle avait envie de rentrer puisque nous avions à nous lever à cinq heures le lendemain matin. Je suis donc restée seule avec lui, qui voulait encore boire après avoir reniflé ces nuages de neige. Il m'intriguait par son intensité dans son discours et ses manières d'ivrogne. J'ai fini par lui dire que je le trouvais beau, malgré qu'on le disait laid. Je l'ai sans doute surpris. Tel qu'il était, il me plaisait; j'avais envie de lui et je renchérisais sur son délire, le provoquai. Mais au bar c'était l'heure de fermer. Dehors je me suis jetée à son cou comme une adolescente pour l'embrasser, le complimenter. Il me repoussait presque; je me suis imposée en lui disant de m'attraper le sein.

Il l'a fait maladroitement, timidement. Je ne me reconnaissais plus d'être aussi audacieuse, moi jadis anorexique et mère d'un fils. Nous sommes rentrés chez eux en nous embrassant et en nous caressant. Il m'a laissée, assise sur le lit et a rejoint Marielle dans l'autre chambre.

Après sa rupture avec Marielle, il m'a écrit une lettre où il me disait combien il regrettait d'avoir raté cette occasion, cette nuit-là, de ne pas m'avoir entraînée dans une ruelle pour me prendre, ou de ne pas être resté dans ce lit pour m'honorer. Je lui ai répondu que j'avais auparavant essayé de le joindre au téléphone, mais que le message du répondeur ne lui avait vraisemblablement pas été transmis. Je m'y suis décrite passionnée mais craintive; je n'osais pas chercher à le revoir. Peut-être avait-il, sans Marielle, perdu de sa valeur? Il m'a récrit, me demandant de lui laisser une chance au moins, de ne pas fermer toutes les portes. Je n'ai pas répondu depuis.

XXXVIII

BÉATRICE

J'avais entendu sa voix au téléphone lorsque je voulais parler à Marielle, qui s'intéressait à moi, même si je ne m'intéressais pas beaucoup à elle. Sa voix était dure, sèche, ponctuelle, impatiente, déçue, désabusée. J'en avais parlé à Marielle, qui lui en avait parlé ensuite. Mais un jour d'été 88, alors qu'il faisait bien 35°C, un pique-nique avait été organisé, je suis arrivé chez eux alors que Marielle n'y était pas; mais il y était, lui. La première chose qu'il m'a dite a été pour s'excuser de sa voix et complimenter la mienne; le message, de toute évidence, avait passé.

Il me regardait beaucoup. Les autres sont arrivés : Marielle, sa soeur Chantale, Rose et une autre amie de Chantale. Rose avait de gros seins et ne se gênait pas pour les étaler dans son T-Shirt blanc échancré. Nous sommes allés à la montagne, au Mont-Royal. Il n'arrêtait pas de parler de sexe, de dire qu'il était frustré; ce qui n'était pas sans impatienter Marielle et sans intriguer Rose, qui dessinait, couchée sur le ventre, les atouts pendants... Chantale s'amusait. Cela manquait d'hommes. Nous avons joué, lui et moi; personne ne s'intéressait à moi, personne ne s'intéressait à lui. La journée a passé sans effet

immédiat.

Mais sa voix m'apparaissait moins dure lorsque je téléphonais. Un soir, Marielle, Richard, lui et moi, nous nous sommes retrouvés au Bistro Saint-Joseph. Il était le seul à dire quelque chose, à avoir quelque chose à dire ou, nuance, à avoir à dire quelque chose; ou peut-être bien qu'il nous empêchait, par son angoisse, de dire ou d'avoir à dire quelque chose. J'aurais dû ou j'aurais pu m'attacher à Richard, qui était là pour moi. La même chose, un soir, sur leur balcon. Il y avait quelque chose qui ne passait pas, le courant, ou quelque chose allait de travers. Ce soir-là, il m'a reconduite en voiture, galamment.

Un soir, j'ai téléphoné : la même voix, qui était là quand Marielle n'y était pas. Où était-elle encore? C'était pour aller au cinéma. Je me rendais bien compte que je ne téléphonais plus pour elle mais bien pour lui. Il a excusé Marielle, mais s'est proposé pour aller prendre un verre au bistro habituel. Nous avons parlé et reparlé avec délicatesse; Richard devait nous rejoindre mais il n'est pas venu...

Quelques jours plus tard, c'est lui qui m'a téléphoné; nous avons pris rendez-vous, rue Saint-Denis, à la hauteur de Mont-Royal. Au premier bar, il m'a laissé ou fait parler, de mes amoureux, de mes amours, de l'amour qui était pour moi synonyme, lui ai-je dit, de bon sexe. Au second bar, il s'est mis à boire

et à parler; je l'écoutais, j'étais subjuguée par la franchise de son intimité. J'avais honte pour Marielle. Mais quelle manière de parler, d'aller droit à l'essentiel, au but, de toucher là où il faut, entre les jambes! Je lui ai bien répété ce que c'était pour moi l'amour : deux corps qui se rencontrent pour une attaque foudroyante, imprévisible, imparable, impossible, et advienne que pourra! Il fallait enfin rentrer, après un troisième, quatrième, cinquième bar. Je suis rentrée seule, triste, délaissée; mais j'étais toujours l'amie de Marielle.

J'ai encore téléphoné. Évidemment, Marielle n'y était pas. Pourquoi n'y était-elle jamais ou pourquoi téléphonais-je toujours quand elle n'y était pas? Je savais pourtant qu'elle travaillait, enseignait cet été-là; je ne savais pas qu'elle fuyait Montréal, qu'elle le fuyait. Donc, un autre rendez-vous : à l'Express cette fois, qu'il appréciait à cause de tout ce métal, des comptoirs et des murs, en commençant par la porte et qui lui semblait caractéristique de la faune qui fréquentait ce bar : «La tôle» - cela imite le bistrot parisien, alors il faudrait plutôt parler du Zinc, mais c'est le nom d'un autre bar - avait été le titre du roman de son ami qui s'était suicidé... Comme j'ai résisté! comme j'ai réclamé Marielle! comme je trouvais qu'elle aurait dû être là! Quand allait-elle revenir? - Ce soir, demain, disait-il. Il disait aussi que c'était fini, qu'elle ne comprenait pas les effets de son exil. Quel exil? lui ai-je demandé. Je n'étais pas une intellectuelle, mais il m'avait

donné deux de ses livres, que je n'avais même pas ouverts. Je me destinais au journalisme hebdomadaire ou presque; il insistait, je vacillais.

Nous sommes allés à ce bar de lesbiennes, l'Exit; était-ce pour choquer, les troubler ou les provoquer, mais il m'a touchée la joue, il a continué jusqu'à mon oreille et il a serré ma nuque; nos lèvres se sont rapprochées, soudées, mouillées. Je refusai pourtant; j'aurais été plus réceptive, ce soir précédent, lui ai-je dit : c'était passé, dépassé, déjà trop tard. Il était prêt à m'aimer, à m'emmener, soupirait-il, à Toronto. Je n'en ai rien cru, par solidarité féminine? Mais comme je le désirais! Car sa bouche me faisait de l'effet! Qu'est-ce que cela aurait été sur mon corps blond. Mais je me suis interdite, glorieuse, pour Marielle lui ai-je dit. Il était l'Anglais et j'étais Jeanne d'Arc. Mais il ne parlait pas anglais et je n'étais pas pucelle. Alors?

Comment ou pourquoi me suis-je détachée de ses bras et de ses baisers, enfuie de sa cour? Qui était le courtisan? qui était la courtisane? La réponse a dû sans doute se cacher dans un quelconque magazine, qui n'était pas officiellement de cul.

XXXIX

MARLENE

Nous nous étions connus à Sydney; quand il est parti pour Toronto en 1988, je lui avais dit que je passerais peut-être le saluer. Je suis arrivée à l'automne, j'ai trouvé du travail comme serveuse et je suis allée à son bureau. Nous avons commencé à nous fréquenter régulièrement, comme des amis; il m'aidait un peu à arrondir les fins de mois et je l'accompagnais dans ses beuveries, sans boire moi-même; il disait apprécier ma conversation, l'intelligence de mes propos. Tout était stable jusqu'au jour où je lui ai avoué que j'avais aimé un de ses collègues de Sydney, qu'il détestait, voire qu'il méprisait; il le trouvait trop vieux pour moi, même s'il était presque aussi vieux que lui. Il m'a demandé des détails; je n'en avais qu'un révéler : j'étais toujours vierge. Ce soir-là, il m'a embrassée et m'a raccompagnée jusqu'au seuil de ma porte; pour la première fois, il m'a tâté les seins qui, curieusement, à partir de ce jour-là, se sont mis à grossir; je m'en suis rendue compte plus tard et il m'en a fait la remarque : de moyens, ils étaient devenus presque gros, mais toujours avec des mamelons de petite fille. Le rituel s'est répété à plusieurs reprises. J'ai dû retourner à Sydney pour quelque temps; quand je suis revenue, j'ai loué une chambre dans une sorte de couvent et il m'y a

rejointe à cinq heures du matin, saoul comme une bourrique et le queue entre les jambes. Puis, il m'est parfois arrivé d'aller à son bureau pour le branler et le sucer ou pour qu'il me pelote.

Il a dû quitter Toronto à son tour pendant les vacances de Noël; quand il est revenu, quelque chose avait changé; il avait pourtant rompu définitivement avec Marielle. Il était distant, ennuyé, pressé, nullement amoureux. J'ai commencé à travailler dans un hôtel chic; nous nous voyions de temps à autre, puis je n'ai plus eu de nouvelles. Mais un soir, en rentrant chez moi, une amie en visite m'a dit qu'il avait téléphoné, m'avait fixé un rendez-vous chez Hemingway's. J'y suis allée; il m'a dit qu'il essayait de me joindre depuis des semaines : son père allait mourir et il en était franchement démoli. Je l'ai consolé, tellement bien que la gérante a dû nous avertir d'être plus discrets, plus pudiques.

Je travaillais la nuit habituellement; parfois, je devais travailler aussi le jour suivant; c'était le cas le lendemain. Je dormirais donc à l'hôtel entre les deux quarts et il pourrait m'y rejoindre discrètement. Quand il est arrivé, en moreaux, j'étais déjà au lit, en peignoir. Il s'est déshabillé et s'est glissé à côté de moi, en douceur. Je l'ai pris dans mes bras et je l'ai bercé. Soudainement, il s'est mis à m'embrasser partout; je sentais son sexe raidi contre ma cuisse. Il m'a dit qu'il n'avait jamais dépuclé une femme, que je serais la

première. Il y est allé aussi doucement que possible, mais c'était quand même très difficile; j'étais très serrée, mais il poussait. Quand il m'a traversée, j'en pleurais et je pissais le sang; nous n'avons pas joui; le lit était ensanglanté.

Le lendemain, je ne travaillais pas; nous nous sommes d'abord vus chez moi pour qu'il me lèche et me lave la blessure: puis chez lui, où je me suis jeté sur son organe pour le dévorer. Il m'a demandé si je me branlais souvent et je lui ai répondu que je le faisais trop souvent, chaque jour, plusieurs fois par jours des fois, et en pensant à lui; ça l'a fait jouir une première fois. Il était déchaîné et m'a assailli deux autre fois pour mon plus grand plaisir, même si j'avais mal. Il voulait me sodomiser; je lui ai promis que ce serait pour la prochaine fois... Sauf qu'il n'y a pas eu de prochaine fois. Quelques jours plus tard, il était avec une belle grande brune chez Jonathan's et il m'a ignorée, a promis de m'expliquer; j'étais sur le point de me jeter sous une rame de métro. Quand je l'ai revu avant un autre départ pour Sydney, il m'a dit que c'était une question de langue, de concordance des temps. Tout ce que j'ai su après, par la voix même de cette autre femme au téléphone, c'est qu'il avait eu le cancer, comme son père, qui était mort quelques semaines après mon dépuçelage.

XL

JUSTINE

L'endroit de la théorie

(La théorie de l'endroit? - On sait où il est, mais il n'y a pas de théorie).

En dernière instance et contre toute instance, la théorie du langage est une théorie du sexe, c'est-à-dire une théorie de l'impossible et une théorie de l'origine, une théorie de l'impossible origine, parce que le langage - en son essence, qui est la parole - est l'origine de l'homme. Il faut composer avec l'hystérie, sous peine de succomber à l'obsession théologico-politique ou religieuse du pouvoir ou à la paranoïa universitaire du savoir : jouir de ne pas jouir, c'est mon affaire; ne pas jouir de jouir, c'est l'affaire de bien d'autres. Peut-être est-ce son affaire, à lui aussi? La vérité ne peut être que du côté de la perversion, de l'ordre du secret ou du mensonge, mais sans doute du côté de son négatif; quelque chose comme l'endroit, donc...

Il faut dire que c'est moi qui lui ai couru après : j'étais avec K.C. depuis des années; je le trompais régulièrement

et il en souffrait; cela m'excitait sans me satisfaire ; je n'étais pas amoureuse. J'avais pourtant aimé quelques hommes, qui ne m'avaient pas fait jouir; je n'avais pas aimé ceux qui m'avaient fait jouir, non sans quelque perversité ou méchanceté.

J'errais, dans ou sous le regard de l'autre; j'avais un beau regard : voir et être vue, se voir et se savoir vue!

Il était mon maître; je suivais son cours attentivement, presque silencieusement. Je revenais du Mexique, où je m'étais amourachée du premier Mexicain à prestance. C'est ce qu'ils ont maintenant au lieu de pistolero. Il savait d'où je venais mais il ignorait qui j'étais; il ne savait pas qu'il m'obsédait et que je me touchais souvent pour lui. Un jour où j'étais prête à me raisonner, il s'était intéressé à moi, m'avait demandé si j'étais malade; je me suis remise à déraisonner. Le 17 mars 1989, c'était la veille de mon vingt-quatrième anniversaire; en cet honneur, j'étais au restaurant avec K.C., ma mère en béquilles, ma soeur et mon futur mari. Il est entré alors que nous sortions pour aller à une comédie musicale; j'ai fait les présentations et je lui ai appris que c'était mon anniversaire et que j'avais été acceptée en maîtrise; il m'a félicitée et il m'a dit que son anniversaire était la semaine suivante : il avait l'air très triste. Le spectacle ne valait pas le coût.

La veille de son anniversaire, je lui téléphone et je l'invite à dîner pour le lendemain; il a l'air surpris, s'excuse et dit qu'il est déjà invité par un de ses collègues dont la femme célèbre son anniversaire le même jour que lui. Vers la fin du moins, en classe, il nous apprend qu'il sera absent pendant quelques jours parce que son père est très malade; de là sans aucun doute la tristesse de l'autre soir. Je m'empresse de lui écrire une carte d'encouragement. À son retour, je m'informe de la santé de son père, pour qui ce n'est plus qu'une question de temps; il m'invite à prendre un verre : c'est le 31 mars.

Nous sommes allés chez Jonathan's et il a parlé un peu de son père et de sa relation difficile avec lui; puis, il m'a posé des questions sur mes envies et mes ambitions, sur mes goûts et mes dégoûts. Les cocktails aidant, je lui ai parlé du Mexique et de K.C., de mes parents désunis par l'âge et la religion; il a osé me dire qu'il ne fallait pas rester avec un homme que je n'aimais plus et je l'ai trouvé culotté. Plus tard, au restaurant, il m'a lancé qu'il n'était pas l'homme d'un soir, qu'il n'aimait pas être un parmi d'autres passades. Nous nous faisons la cour, lentement mais sûrement.

Sur le chemin du retour, il m'a collée à un mur et il m'a embrassée, pas trop bien, en me tâtant un peu la poitrine; nous avons beaucoup trop bu. Je lui ai proposé de prendre un taxi jusqu'à chez moi : j'emprunterais la voiture de ma mère et

je le raccompagnerais. Aussitôt dit, aussitôt fait. J'avais peur que K.C. ne soit là; par un petit subterfuge, nous nous sommes retrouvés sur le chemin de sa chambre. Rendus là-bas, dans la voiture, il m'a pelotée, je mouillais comme une fontaine; il a mis ses doigts dans ma fente, les a sortis et les a léchés : j'ai été enflammée, j'étais prête à tout. Il me disait qu'il avait trop bu, que sa chambre ne convenait pas à une femme comme moi; j'insistais, il résistait. Je l'ai invité à venir chez moi le lendemain soir, mais il devait d'abord me téléphoner pour vérifier que la voie était libre.

Il était tard quand j'ai enfin entendu sa voix au bout du fil; j'avais été retardée et il n'était pas arrivé à me joindre plus tôt. Il était dans la station de métro la plus proche; je lui ai dit de sauter dans un taxi. Ce soir-là, l'amie qui partageait mon appartement n'était pas à la maison. Quand il est entré, il m'a rapidement dépouillée de mes vêtements dans le salon et m'a demandé de parader pour lui sur le bout des pieds comme une danseuse jusqu'à la chambre; il me dévorait du regard, me disait que j'étais vraiment bien foutue, qu'il n'avait pas deviné mes seins si ronds et si fermes et mes fesses si haut plantées. Dans la chambre, je me suis assise sur le bureau; il s'est déshabillé, s'est approché de moi, m'a caressé la poitrine et l'a embrassée. Puis, il s'est mis à genoux pour me lécher; sa langue a écarté les poils de mon abondante fourrure noire et a dardé mon bouton chéri. Il a bien vu que j'étais très sensible

à cet endroit. Puis il m'a prise longuement et à quelques reprises; j'ai joui en me manipulant le clitoris; il ne s'en est pas rendu compte, occupé qu'il était à me marteler. Le matin, comme je l'avais souvent rêvé, j'ai été réveillée par le va-et-vient de son piston.

J'ai téléphoné à K.C. pour lui dire que je ne pourrai pas le voir car je devais terminer mes travaux du trimestre; ce qui était en partie vrai, le jour; la nuit appartenait à celui qui était déjà mon ex-professeur et qui était devenu mon amant. Nous nous explorions; j'aimais le sucer; il aimait parler de sexe : je lui racontais mes histoires, mais je n'osais pas lui demander de me parler des siennes; je n'en avais pas envie, plutôt. Nous discutons du cul de ma locataire. Après une semaine, nous ne nous quitions plus; mais une semaine plus tard, il est retourné au Québec, au chevet de son père. J'étais déjà jalouse, j'avais peur qu'il ne me trompe, surtout avec Diane qui allait l'héberger. Il m'écrivait des lettres comme celles de Joyce à Nora. Son père est mort le 23 avril; ses cendres ont été enfouies le 26.

Je l'ai retrouvé à Montréal en mai, chez Diane; il ne s'était rien passé entre eux. Je m'étais débarrassée de mes sous-vêtements dans le taxi; dans l'escalier, il a passé sa main entre mes jambes, a senti quel cadeau je lui avais fait, a ouvert les yeux un peu plus grand et il m'a récompensé comme je le

souhaitais. Il y avait un soleil d'été; il voulait que j'exhibe mes atouts, que je les mette en valeur, que je ne porte pas de porte-boules. J'attirais les rayons du soleil et les regards des hommes; je souriais; nous étions heureux.

Cet été-là, il a fait la navette entre Montréal et Toronto; nous nous ébattions chez moi ou dans le petit studio qu'il avait loué, rue Huron, pas trop loin de son bureau. Depuis qu'il avait dit qu'il m'aimait, j'avais tout expliqué à K.C., qui avait compris et s'était retiré. J'allais au-devant de ses exigences, le suçant ou le branlant dans des endroits illicites ou dangereux, lui pissant dessus, me plantant un concombre ou une bouteille dans le con, me laissant pousser le poil des aisselles, lui racontant des cochonneries et me laissant exciter par les siennes; je lui en mettais plein la vue. Le jour de son quarantième anniversaire, je lui ai donné mon cul pour la première fois, après qu'il m'a eu fourrée deux ou trois fois par la voie régulière. Nous avons fait une liste de cadeaux sexuels, que nous échangeions ou que nous exigeions selon l'envie du moment; j'aimais surtout le sexe oral, lui le génital; nous compositions.

Il buvait beaucoup, tous les jours, et travaillait aussi énormément; il a commencé à avoir des maux d'estomac. Il était soucieux : ses livres, que je trouvais illisibles, passaient totalement inaperçus; l'avenir ne s'annonçait pas rose; il avait des problèmes familiaux. Je me faisais aussi du souci

pour sa raison et pour la mienne; je me demandais si c'était une psychose comme la paranoïa mégalomaniacale doublée d'un délire de persécution, ou d'une névrose comme l'obsession ou l'hystérie, ou si je devais en conclure à la perversion, au fétichisme obsédé, au couple pervers... Je me croyais alors, et il me croyait, obsessionnelle, à cause de mes rituels hygiéniques, de mes doutes et de ma procrastination; j'avais quelque penchant au masochisme, avec des fantasmes de viol ou de copulation avec des hommes monstrueux, hideux, dégoûtants. Il ne me dégoûtait pas...

Quand on lui a offert un poste au bout du pays, j'ai insisté pour le suivre; il m'a prévenu qu'il n'était pas facile de vivre avec lui, qu'il buvait, que la vie en un aussi lointain exil serait peut-être insupportable, mais qu'il m'aimait de plus en plus; je l'aimais aussi plus que jamais. Je n'ai pas cherché à tant prévoir les plus lointains nuages, j'ai plutôt fait confiance à mon sentiment, mon désir, mon intuition du moment.

Le premier été a été assez agréable, même si j'étais très insatisfaite du quartier où nous vivions; mais l'appartement était confortable et j'ai pu terminer mon mémoire de maîtrise et aller le déposer en septembre. Cet automne-là, notre vie sexuelle a été passablement trouble et troublée. Il louait des films pornos; il recherchait les grosses touffes et moi les gros pamplemousses : branlettes et sauterelles! Il aimait que je me promène nue; nous faisions des photos où son marteau-pilon et

moi, en train de pisser, ou lui, de me mettre une carotte comme celle d'un taureau dans la chatte, étions en vedette. Un week-end, nous avons vidéographié nos ébats; il a bandé, débandé et rebandé pendant deux jours, avant de venir dans un cri inhumain : j'étais habituée à ses rugissements, mais celui-là était inouï, comme si on l'avait égorgé ou lui avait coupé l'artère.

Nous avons aussi fait quelques saletés dans la montagne, avec des scénarios de voyeur et de petite fille surprise et pelotée par un vieux monsieur, comme je l'avais été autrefois avec le plus grand plaisir. Mais il y avait quelque chose qui clochait : il acceptait de plus en plus mal de ne pas être capable de me faire jouir avec son membre et je souffrais aussi de plus en plus de cette frigidité vaginale; par ailleurs, j'avais l'intention d'aller étudier à Paris l'année suivante, mais il m'avait dit qu'il ne se passerait pas de femmes pendant mon absence. Je ne l'ai pas pris et je suis partie au Mexique, avec l'intention de ne plus revenir; je voulais le tromper avant qu'il ne le fasse, par pur orgueil.

Après le Mexique, je suis revenue à Toronto. À Noël, il était malade, mais je me suis montrée indifférente. Le Jour de l'An 1991, je l'ai rejoint à Montréal; nous avons baisé comme au début, mais il avait mal : son testicule droit était enflé et dur comme un caillou. Le 2 janvier, dix-sept ans après le suicide de son ami, à Montréal, on lui a diagnostiqué un cancer du

testicule: quelle ironie du sort pour un obsédé sexuel!... Le verdict a été confirmé le 4 dans notre province d'adoption et d'adaptation; on l'a à demi châtré le 8; il devait subir une autre intervention chirurgicale à la fin du même mois, mais il a été sauvé par un oncologue un peu plus prévoyant qu'un urologue et grâce à mes démarches, car je m'occupais de tout, les tâches de la vie quotidienne, le soignais, tentais de l'encourager. L'enfer de la chimiothérapie a commencé.

Il n'était plus un homme, littéralement : chauve comme un oeuf, pas un poil, plus laid que jamais, faible, doublement stérile, presque impuissant même, pendant quelque temps : il prenait cela très mal... Il faisait pitié à voir. Quand il n'était pas malade comme un chien, il écrivait un peu, des choses impubliables comme une sorte de journal de guerre contre le cancer et contre les USA en guerre contre l'Iraq à l'époque; de la linguistique aussi. Je devais me satisfaire moi-même, m'imaginant soumise par mon médecin qui abusait des femmes, ou en mettant, en homme que j'aurais voulu être, une blonde au gros nichons comme Samantha Fox ou quelque speakerine de Much Music; parfois il m'aidait en me caressant faiblement la devanture et en m'embrassant.

Pendant des mois après sa semi-émasculatation, je n'ai réussi à la faire bander qu'à coups d'histoires de plus en plus cochonnes; il appréciait surtout la bestialité, aimait le côté

animal de la femme et le côté humain de l'animal, craignait que la désanimalisation ou la débestialisation de l'homme le mènent à sa perte. Je lui parlais de la touffe d'Enid, avec qui j'avais couché une ou deux fois, je le lui avais raconté, et qui en avait du nombril jusqu'aux fesses et au milieu des cuisses; ça le chavirait. Mais il n'avait presque plus de blanc carburant, alors que j'aimais qu'un homme en ait beaucoup et m'en mette partout, surtout au fond de la gorge. Au moins de mai environ, un mois après la fin des traitements, à Kingston, il a recommencé à me fourrer comme un homme, comme un mâle doit honorer et adorer sa femelle.

Nous nous sommes secrètement mariés un 2 août.

À la fin de l'été, il avait repris du poil de la bête. Il m'a accompagnée à Paris. Je me suis installée avec Enid jusqu'en novembre; il ne se passait rien, mais j'écrivais à mon mari des lettres où je lui parlais de la touffe des touffes, que j'apercevais de temps à autre; il me répondait en renchérissant et en m'envoyant des photos de sa queue érigée et de sa petite poche; il m'est arrivé de la montrer à Enid, qui l'a trouvée grosse. En échange, il voulait une photo de la célèbre toison d'or, que je n'ai pas encore réussi à obtenir, même si plus tard je me suis rendue chez elle avec mon appareil-photo expressément pour cela... En novembre, il m'a aidé à emménager dans mon propre appartement. Nous sommes allés sur la rue Saint-Denis pour me

chercher une blonde à grosse poitrine; nous en avons trouvé une, déjà d'un certain âge mais franchement appétissante, mais nous n'avons pu nous entendre sur le prix. Cela me coulait sur les cuisses. Nous avons passé les vacances de Noël et l'été ensemble, d'un côté ou de l'autre de l'Atlantique.

Entre les deux, j'ai couché avec Véronique, sans y trouver mon compte; mais il a tout de même été excité par mon récit.

J'ai commencé à m'étendre sur un divan en 1992, presque à l'époque où j'ai appris que ma mère était condamnée par le cancer.

Nous allions de séparation en séparation; ce n'étaient pas des ruptures, mais nous étions longuement éloignés. À l'automne, je suis partie, revenue, repartie et revenue. Ensemble, nous sommes allés en France au printemps. Ma mère est décédée le 30 mai et je ne m'en suis pas remise.

Un mois plus tard, il a appris que je lui avais menti et que je l'avais trompé : avec un peintre canadien, un médecin libanais, un étudiant français, une portier africain (qui m'avait fait jouir avec son gros machin mais m'avait enulée dans condom, au risque du SIDA), un poète cubain, un individu quelconque; à part le portier, personne n'a ébranlé ma porte, fait vibrer ma

membrane. J'ai réussi à garder mon époux auprès de moi malgré tout, je ne sais comment, peut-être parce que je lui avais permis d'entretenir une correspondance pornographique avec des femmes où il se faisait passer pour moi et se faisait appeler Alice, un nom de petite fille ou de chienne.

Maintenant et souvent, je n'ai guère envie de lui; je l'aime pourtant, mais je ne suis plus amoureuse; je suis cependant encore aussi jalouse, surtout de sa petite Polonaise de Justyna. Il me dit qu'il manque de plus en plus de sexe, bandant toujours autant pour moi; je le frustre, il supporte de plus en plus mal. J'en ai marre de ne pas jouir normalement, sans fantasmes, sans ces fantasmes où j'occupe, dans l'identification, tous les rôles; surtout ce rôle où, en homme, je fourre toutes les blondes aux gros bonbons, mais sans apercevoir l'orifice qui les vide de leur contenu de mère. Je le réduis à la bandaison, à la masturbation, aux pollutions d'adolescent, à son voyeurisme de pacotille : à la castration, comme tout le monde. Quelle misère! C'est son lot d'homme, de demi-homme, châtré.

Nous allons nous retrouver pour un très grand ou très long voyage.

Advienne que pourra!

P.S. Nous nous sommes séparés le 15 mai 1997...